

P. o. gall.

686







B. L. franc, pag. 257.

p o sum

686

5402.20

LES
EGLÉIDES.

POESIES AMOUREUSES.

DEDIÉES A EGLÉ.

PAR M. P.....

Te, veniente die, te, decedente canebat.
VIRG. GEORG.

PREMIERE PARTIE.



A LONDRES.

M. DCC. LIV.



M. DCC. LIV.

ENVOI DES EGLÉIDES A EGLÉ

QUAND j'aurais emprunté les nuances de
Flore

Et le pinceau des doctes Sœurs,

Quand j'unirais à leurs couleurs

Tous les dons des Amans de Corinne & de
Laure

Charmante Eglé, je tremblerais encore.

Eh ! Comment retracer dans mes faibles
Portraits

Et ma tendresse & vos attraits ?

Ce n'est point à ma Muse à chanter ce que
j'aime ;

Non, belle Eglé, c'est à l'Amour lui-même.

•

*Ah ! peu content de m'inspirer ces Vers ,
Sans doute à vos appas il eût rendu les armes ;
Mais le voile jaloux dont ses yeux sont
couverts ,
Lui dérobait la moitié de vos charmes.*

AVERTISSEMENT.

LES EGLÉIDES, quoique Pièces détachées, ont entre elles un enchaînement assez intime. De cette chaîne dépend l'intérêt qu'il peut y avoir. Ainsi il est à propos de les lire de suite.

EGLEIDES.



EGLÉIDES.

EGLÉIDE PREMIERE :

A D A M O N.

É L É G I E.



I E N S m'éclairer, Ami, sur l'état
de mon cœur.

Je ne fais quoi me trouble & m'a
rendu rêveur.

Toujours avec regret des Bois je me retire;
Souvent je parle seul, & souvent je soupire.
Mes yeux depuis long-tems ignorent le

repos :

Pour eux le Jour est triste, & la Nuit sans
pavots.

A

Tu fais que des Héros je cherissais l'histoire ;
De leurs faits glorieux je chargeais ma mémoire.

Aujourd'hui les Amans occupent mes loifirs :
Je me fais raconter leurs peines , leurs
plaisirs ;

Et ce charme inconnu , que j'ai peine à
comprendre ,

Répand sur tous mes sens une impression
tendre.

Où, de tendres fureurs souvent moi-même
épris ,

Ma voix se mêle aux voix qui célèbrent
Cypris ;

Et bien-tôt oubliant l'héroïque Trompette ,
Avec plus de plaisir j'anime une Mufette.

Mon cœur fait mal encor ce qu'on sent en
aimant ,

Mais il est menacé d'un prochain changement ;

J'aimerais? cher Ami , gardes-toi de le croire ;

De tous mes sentimens rappelle la mémoire.

Depuis que de mon cœur le sentier t'est connu ,

Toujours contre l'Amour tu l'as vû prévenu.

Sensible sans faiblesse , & tendre sans contrainte ,

De la seule amitié j'ai ressenti l'atteinte ;

Et des cruels Amours redoutant le poison ,

J'ai toujours à leurs traits dérobé ma raison.

Hélas ! ton sort, Ami, suffisait pour m'apprendre

A combien de malheurs s'expose un cœur trop tendre.

Je t'ai vû mille fois, vil jouet de l'Amour,

Accablé de rigueurs , & détestant le jour ,

(Etrange enchantement d'une erreur qui nous flatte)

Te complaire à languir aux genoux d'une
Ingratte.

Que de raisons s'offrant à mon cœur com-
batu

De l'horreur de l'Amour m'ont fait une
vertu !

Heureux qui par l'exemple armé de défiance,
S'épargne de ces maux la dure expérience !
Et malheureux le cœur qui long-tems plein
d'orgueil,

A ses propres périls a connu cet écueil !

Ainsi donc à l'Amour ma liberté rebelle
N'a servi de trophée au char d'aucune Belle.
Jaloux de fuir un joug, où toi-même a passé,
Mon cœur à se défendre est trop intéressé.

Eglé seule , à mes yeux (il faut que je l'a-
voüe)

N'offre point des attraits dont ma raison se
joue.

Ses graces, ses talens, sa naïve vertu,
Sa jeunesse, ses traits que ne la con-
nais-tu !

D'un fidèle pinceau je veux te la dépeindre ;
Tu connaîtras alors combien j'ai lieu de
craindre,

Si l'Amour dans ses yeux est un Dieu dan-
gereux

Garde-toi cependant de me croire amou-
reux.



E G L É I D E . II.

A D A M O N.

P O R T R A I T D'ÉGLÉ.

C O U P L E T S

Sur l'Air : J'aime une jeune Brunette.

JE chante sur ma guitare
Un objet semblable aux Dieux.
L'azur dont le Ciel se pare,
Cède à l'éclat de ses yeux :
Tout fléchit sous cette Belle ,
Ses triomphes sont un jeu ;
Et du cœur le plus rebelle
Elle fait ce qu'elle veut.

Les Jeux , les Ris sont sa garde ;
Elle enchaîne en folâtrant.
L'inconstant qui la regarde ,

Ne l'est plus en la voyant.

Pour étendre son empire ,

Eglé se tourmente peu ;

Et souvent d'un feul sourire

Elle fait ce qu'elle veut.

Déjà Cythere en allarmes ,

Commence à sentir ses coups.

Vénus redoute ses charmes ;

L'Amour même en est jaloux.

Ces Vainqueurs de la Nature

Peuvent moins qu'Eglé ne peut ;

Car sans *flèches* ni *ceinture* ,

Elle fait ce qu'elle veut.



E G L É I D E III.

É L É G I E.

ELOIGNONS-NOUS , cherchons à mes
peines secrettes

Des antres plus profonds , de plus sombres
retraites.

L'ombre seule convient au trouble de mon
cœur.

Reverrai-je toujours cet objet enchanteur ?
Eglé.... Dieux ! qu'ai-je dit : ah ! trop chere
ennemie

Eglé ! nom trop fatal au repos de ma vie !
Pourquoi vous ai-je vûe , & comment dans
mon cœur

S'est glissé par vos yeux cette funeste erreur ?
Hélas ! en ce moment , ma naissante ten-
dresse

D'une simple amitié colora ma faiblesse.

Mais près de vous, Eglé (je l'éprouve en ce
jour)

L'amitié la plus pure est un pas vers l'Amour.

Du trouble de mes sens ne cherchons plus

la cause ,

Et ne nous flatons plus que le calme y repose.

Le voilà donc connu ce feu féditieux ;

Voilà pourquoi la nuit ne fermait point mes

yeux ,

Et pourquoi redoutant l'objet de ma ten-

dresse ,

Je le trouvais toujours , en l'évitant sans

cesse.

Tu me suivais , Amour, par-tout où je

fuyais ;

Et je laissais mon cœur aux lieux que je

quittais.

Je bravais leur pouvoir , je la vis , l'adorai ,

Muse des tendres Vers , & vous , tendres

Poëtes ,

J'ai trop prêté l'oreille à vos douces mu-
settes.

Dans mon cœur enyvré de vos molles le-
çons ,

Le poison de l'Amour coulait parmi vos
sons.

Que dis-je ? ah ! quand ce cœur toujours fier
& sauvage ,

Eut condamné l'objet d'un si charmant
hommage :

Quand toujours insensible & sourd à vos
concerts ,

J'aurais fui ces accords , charmes de l'Uni-
vers ,

Eglé me préparait d'inévitables charmes.

Un seul de ses regards me fit rendre les
armes ;

Je bravais leur pouvoir , je la vis , l'adorai ,
Et connus mon erreur , quand je fus égaré.

Mais pourquoi m'affliger ? l'espoir est-il un crime ?

L'Amour laisse au hazard à frapper sa victime.

Que fais-je ? ah ! si le sort l'avait ainsi réglé

Peut-être mon destin est d'être aimé d'Eglé.
Ah ! que je bénirais des destins si propices !
Avec combien d'amour & combien de délices

Tout mon cœur goûterait la douceur d'un tel fort !

Je redirais cent fois dans un heureux transport :

„ Que l'Amour est charmant , & que sa chaîne est belle :

„ Tout rit avec sa mere , & tout languit sans elle.

„ Tendre Amour , je veux vivre & mourir sous ta loi.

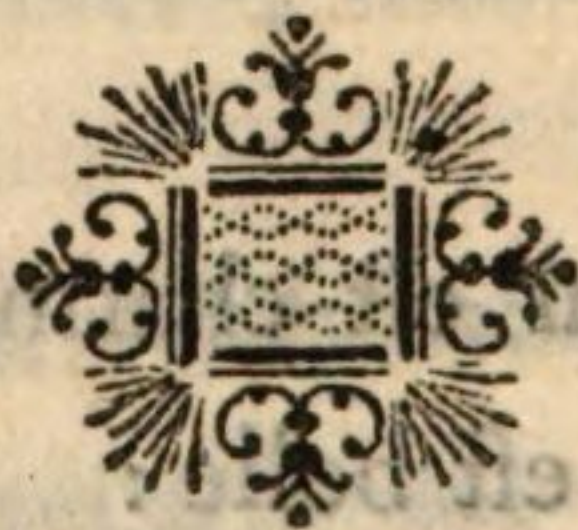
„ Qui peut de tes Captifs se comparer à
moi ,

„ A moi , le seul Amant fortuné sans al-
larmes ,

„ A moi , seul possesseur , seul Roi de tant
de charmes ?

O momens éloignés ! ô vœux trop suspen-
dus !

O plaisirs , trop long-tems à mon cœur in-
connus !



EGLÉIDE IV.

DÉCLARATION.

ME trompez-vous mes yeux ? est-ce un
enchantement ?

Eglé, quel sort vous offre aux regards d'un
Amant ?

Mais, est-ce vous ? hélas ! je m'abuse peut-
être

Non, c'est Eglé ; mon cœur ne peut la
méconnaître.

Elle approche : accourons ; je n'ose que
d'appas !

Elle me voit : ô trouble ! avançons quelques
pas.

Je ne fais que lui dire, & je ne puis me
taire.

Belle, que cherchez-vous dans ce bois soli-
taire ?

Pourquoi venir cacher tant de rares attraits

Sous le voile ennemi de ces tristes Cyprès ?
Quels charmes a pour vous cette retraite
obscure ,

Où nulle fleur ne croît , nul ruisseau ne
murmure ?

Ce lieu propre à gémir , où seul souvent je
viens ,

N'a pour vous admirer d'autres yeux que
les miens.

Eglé , vous rougissez de leur faible suffrage ;
Hélas ! jusqu'à ce jour insensible & sauvage,
Mon hommage est encor loin de la vérité.
Sans connaître l'amour , connais-t'on la
Beauté ?

Mais je lis dans vos yeux que ce discours
vous gêne ;

Aurais-je , belle Eglé , mérité votre haine ?
Votre haine ! & pourquoi dois-je la re-
douter ?

Ah ! je le sens trop bien , je vais la mériter.
Excusez , ou plaignez un amour téméraire ,

Eglé, je vous adore, & ne puis plus le taire.
Depuis un mois entier brûlé d'un feu discret,
Je n'ose hélas ! pour vous soupirer qu'en
secret.

Vous aimer & se taire est un trop dur par-
tage.

Un respect trop discret doit passer pour
outrage.

C'est la marque d'un cœur faiblement amou-
reux :

Mais qui pourrait cacher de véritables feux ?
Comment vous déguiser celui qui me dé-
vore ?

Mon amour est égal aux appas que j'adore.
Je brûle ; & cet amour par le silence accru,
Croît encor de moitié depuis qu'il a paru.
Oui cet aveu vous prête une grace nouvelle,
Et je me crois en droit de vous trouver plus
belle.

J'ignore quels succès auront des vœux si
doux ;

Mais je sens qu'à jamais je brûlerai pour vous.
Par vous de la beauté j'ai connu la puissance,
Vous seule aurez, Eglé, mes feux & ma
constance :

Vos attraits sont garants de ma fidélité.

Un charme cependant manque à votre
beauté ;

Vous ignorez l'amour, c'est un point néces-
saire.

Vous plairez encor plus, dès que vous vou-
drez plaire.

Oui, quand vous connaîtrez le prix des ten-
dres loix,

Tous les yeux vous verront, telle que je
vous vois.

Trop heureux mille fois l'Amant sincère &
tendre

Qui connaîtra ce charme, & pourra vous
l'apprendre !

EGLÉIDE

E G L É I D E V.

A D A M O N.

É L É G I E.

AMi, qu'ai-je à t'apprendre, & quels
sont mes malheurs !

Mon téméraire amour n'a trouvé que ri-
guez.

Eglé, fatal aveu qui causez sa colere !

Que m'est-il échappé ! que n'ai-je pû me taire !

Mon cœur est accablé par les plus rudes
coups :

J'ai vû son front sévere & ses yeux en cour-
roux.

Alors j'ai reconnu toute mon imprudence,

Et j'ai lû mon arrêt jusques dans son silence.

Pourquoi dans ce malheur n'ofai-je me
flater ?

Cet arrêt si cruel, que ne puis-je en douter !

B

Hélas ! il est trop vrai. Vainement j'en sou-
pire.

Eglé l'a prononcé ; c'est à nous d'y souscrire.
Y souscrire ! & le puis-je ? ah ! trop cruelle

Eglé ,
Connaissez mieux l'amour dont mon cœur
est brûlé.

Qui moi ? vous déguiser le secret de mon
ame !

Languir de mille feux, & dévorer ma flâme !
Et pour mieux seconder ce silence odieux,
Interdire à mon cœur le langage des yeux !
Quel avenir, Eglé , pour un Amant fidèle !
Hélas ! combien la mort me ferait moins
cruelle !

Ah ! plutôt d'obéir à de si dures loix,
Cruelle ! à vos regards je mourrais mille
fois.

Oui, je vous aimerai, j'oserai vous le dire ;
Je n'écouterai plus que l'ardeur qui m'ins-
pire :

Vous-même éprouverez la rigueur de vos coups :

Quelqu'un de mes ennuis s'étendra jusqu'à vous.

Et témoin des douleurs où mon âme est en proie,

Vous ne jouirez pas d'une tranquille joie.

Que dis-je ? Amour ! Amour ! ah ! trop fatal poison !

A quel point ton yvresse égare ma raison !

Et quoi ? j'allais braver une Amante offensée ;

En puis-je seulement soutenir la pensée ?

Ah ! fuis-moi, Dieu cruel, quitte un infortuné,

Victime d'un amour à gémir condamné.

Retire ce flambeau dont le feu me dévore,

Puisqu'Eglé te proscrit, qu'attends-tu donc encore ?

Sors de mon triste cœur, pour voler dans le sien :

Portes-y tous les feux qui consomment le
mien . . .

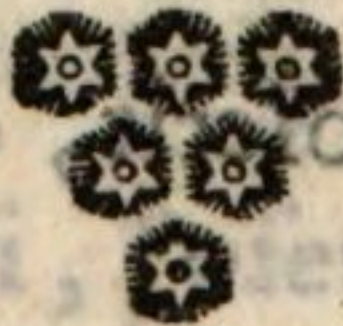
Et toi, cruel Ami, dont la faible tendresse,
M'abandonne aux rigueurs d'une ingrante
Maîtresse,

Qui peut te retenir ? ah ! reviens par pitié.
Quand connaîtrai-je mieux le prix de l'a-
mour ?

Dans l'état où je suis , que l'attente est
cruelle !

Reviens, Damon , reviens. . . Vainement
je t'appelle.

N'ose-tu partager le poids de ma douleur ?
Hélas ! je ne crains plus que ce dernier
malheur.



E G L É I D E V I.

A D A M O N.

É L É G I E.

DA M O N , que tes conseils ont changé
ton Ami !

Que mon cœur était faible , & qu'il s'est
raffermi !

Mes yeux , mes tristes yeux semblaient
noyés de larmes.

Dans mon seul désespoir je trouvais quel-
ques charmes.

Que ne peut l'amitié ? j'ai banni la douleur ;

Le charme de l'espoir a passé dans mon cœur.

Mon malheur n'était donc qu'une sombre
chimere ;

Je puis encor fléchir la Beauté qui m'est
chère.

Cette insensible Eglé, si j'en crois tes discours ,

Un jour, couronnera de si tendres amours.
Un jour, je la verrai seconder mon audace ,
Aspirer au moment de m'accorder ma grace ;
Et rappelant , à peine , un reste de fierté ,
Attendre son bonheur de ma témérité.

Ne me trompes-tu point ? Non , ce n'est point un songe ;

Ce présage est trop beau pour n'être qu'un mensonge :

Tu m'offres des moyens , & je vais les tenter.

„ Il est un art, dis-tu, de se faire écouter,

„ De ménager l'humeur & la fierté des Belles ,

„ Et de parler d'amour aux cœurs les plus rebelles.

„ Heureux qui sur cet art, conduisant ses desseins,

» Du Sexe par degrés fait fléchir les dé-
dains !

» C'est un indifférent que nul espoir ne
touche :

» La Beauté la plus fiere est pour lui moins
farouche ;

» Et pour mieux l'enchaîner relâchant de
ses droits ,

» Croit devoir adoucir la rigueur de ses
loix.

Oui , j'en crois les conseils que l'amitié
me donne.

A tes sages avis mon ame s'abandonne.

Brûlons donc pour Eglé, mais abusons ses
yeux ;

Cachons bien notre flamme, elle éclatera
mieux.

Renfermons dans mon cœur le poison qui
le brûle.

Oublions pour un tems les leçons de Ti-
bulle.

Vous donc , ô tendres Vers , organes de mes
feux ,

Vous , enfans indiscrets d'un loisir amou-
reux ,

Réprimez tout le feu d'une vive tendresse ,

A fuir le sentiment employez votre adresse.

Pour mieux surprendre Eglé , que vos traits
délicats

Chatouillent son orgueil , & ne l'alarment
pas.

Mon ardeur sous ces traits n'en fera pas
moins pure ;

J'y veux cacher l'Amour , & non pas l'en
exclure.



E G L É I D E VII.

I D Y L E.

BOUQUET A EGLÉ.

DE la charmante Eglé c'est aujourd'hui
la fête ;

Cède , jalouse Nuit , au grand Jour qui
s'apprête.

Du Soleil , ô Thétis , avance le retour.

Ouvrez , Heures ouvrez la barriere du Jour.

Aurore tu m'entends : des airs , à ta présence,

L'amoureux Rossignol a troublé le silence.

L'Abeille dans nos champs vient s'enrichir
des pleurs

Que dérobe à tes yeux la Déesse des Fleurs.

Naïffez , charmantes Fleurs , que tardez-
vous d'éclorre ?

Vous , Abeilles , fuyés de l'Empire de Flore.

Imprudent Papillon , Papillon aveuglé ,

Respecte des trésors destinés pour Eglé.



E G L É I D E V I I I .

E P I T R E A E G L É .

MAUDIT soit l'inconvénient
Qu'hier il a fallu.... fâcheuse conjoncture !
Ah ! sans ce fatal accident ;
Mais que dis-je , accident ? c'est méchan-
ceté pure ;
Méchanceté de votre part ,
Et non la faute du hazard.
Dites : suis-je venu trop tard ?
C'était de grand matin, le jour de votre fête ;
J'aurais bien juré , sur ma tête ,
Que chez vous on vous trouverait.
J'apportais un double Bouquet ;
Bouquet de Vers , *primò* , que moi-même
avait fait ;
Puis un autre Bouquet encore ,
Dont la Déesse Flore

M'avait chargé pour vous faire tenir.

„ A la charmante Eglé va porter, me dit-elle,

„ Ces fleurs dont j'ai fait choix pour elle ;

„ En obéissant avec zèle ,

„ Tu peux te flater d'obtenir

„ Un doux baiser de la cruelle.

Vous jugez aisément, je croi ,

Combien j'ai goûté cette loi.

Moi, que d'Eglé la seule vûe égare ,

Moi, dont la raison , un matin ,

Pour un baiser sur votre main ,

S'en alla sans me dire garre ,

Je ne fais trop par quel chemin.

Le peu qu'il m'en restait , s'il m'en restait

encore ,

J'allais bravement l'exposer ;

En courant sur la foi des promesses de Flore ,

Cueillir sur votre bouche un amoureux

baiser.

Vain espoir , promesses trompeuses !

Tandis que je me livre à des erreurs flateuses,
Je vous rencontre, hélas ! par un fâcheux
destin ,

En plein public , au milieu du jardin.

Et pour que le coup fût plus traître ,
La rencontre se fait dessous votre fenêtre ;
Bref , malgré mon dépit & mon ardent
transport ,

Mon espoir fait naufrage au port.

Alors (excusez la déroute

Du plus interdit des Mortels)

J'appellai tous les Dieux cruels :

Puis soudain furieux ... vous en rirez , sans
doute ;

Riez donc, autrement il en faudrait pleurer.

Je fis donc un coup de ma tête ,

Et je me mis à déchirer

Les Vers que j'avais faits pour chanter votre
fête.



E G L É I D E I X.

A E G L É.

Éloge de Zaza sa Chienne.

Imitation de Martial.

ZA Z A fait un petit lutin.

Zaza fait la plus belle fille.

Zaza fait bien qu'elle est gentille.

Zaza vaut un diamant fin.

Sa Maîtresse en est folle enfin.

Zaza conçoit, Zaza raisonne,

Se plaint tout comme une Personne,

Auprès d'Eglé veut sommeiller ;

Jamais on ne l'entend souffler ;

Et lorsqu'il lui prend quelque envie,

Les draps n'a gâté de sa vie.

Veut-elle qu'on la mette en bas ?

Elle avertit avec sa patte ;

Puis elle grate , grate , grate ,
Afin qu'on ne l'y laisse pas,
Cette Chienne honnête & si belle,
A toujours resté Demoiselle.

Nous n'avons encor pû trouver
D'amis ni d'époux dignes d'elle.

Sa Maîtresse , pour la sauver

Des mains de la Parque cruelle ,

L'a , ces jours-ci , mise en Pastel ;

Son portrait , sans mentir , est tel

Qu'on ne la vit jamais si pure

Qu'on la voit dans cette peinture ,

Tant elle est peinte au naturel !

En un mot , qu'on mette sur table

Les deux Zaza , bien de niveau ;

Vous vous donnerez tous au Diable

Que l'une & l'autre est un tableau ,

Ou l'une & l'autre véritable.



E G L É I D E X.

LETTRE A MADAME DE L....,

*Sœur d' E G L É.***M**A D A M E ,

L'HONNEUR de vous obéir m'a si fort ébloui , que j'ai promis d'exécuter vos ordres sans trop songer aux difficultés. Cependant je ne me repends pas de ma témérité ; & dussai-je succomber , j'en courrai les risques. Dans un noble projet on ne peut , dit-on , tomber que noblement.

Celui qui le premier sur le sein de Neptune
Exposa sans pâlir ses jours & sa fortune ,
Eut lieu de s'applaudir de sa témérité :
Le succès sert d'excuse à ceux qui l'ont tenté.

A la témérité l'Amour doit sa naissance.
Dans les tems reculés de l'antique innocence ,

Quand les simples Humains, novices en desirs ,

Bornaient à leurs troupeaux leurs vœux & leurs plaisirs.

Le premier qui fut l'art de vaincre une Bergere ,

Le premier Fortuné fut Amant téméraire.

L'audace réussit quelquefois ; c'est elle qui m'a inspiré de chanter l'adorable Eglé votre Sœur : c'est une raison de plus pour vous chanter hardiment. Rien ne m'étonne donc plus, MADAME, & je commence....

Oh, oh ! qu'est-ce à dire ? les Dieux me préviennent ! j'allais les inviter en Vers à venir vous faire leur compliment ; mais ils y étaient si portés d'eux-mêmes, qu'ils

qu'ils m'ont épargné les frais de l'invocation.

Je les vois tous, ces Dieux ; Apollon à leur tête

Préside à l'appareil de cette brillante fête.

Sa main tient un rouleau contenant un

Bouquet ;

L'Amour en a fourni lui-même le sujet ;

Et la tendre Erato l'a, d'une main habile,

Arrangé ce matin en élégante Idyle.

Le Faune, le Satyre, & le Sylvain courtois,

A l'exemple de Pan, abandonnent les Bois,

Les Fleuves, les Ruisseaux, & les Tritons

humides

Ont quitté pour vous voir leurs demeures

liquides.

Neptune au milieu d'eux, agitant son Tri-

dent,

Vient vous soumettre envers tout le moite

élément.

C

Jalouse de son choix, les Déeses des Ondes
Se cachent de dépit dans leurs grottes pro-
fondes.

Pluton même, Pluton vous apporte des
Vers.

Ce Dieu quitte aujourd'hui le séjour des
Enfers.

Sa sombre Majesté, par une bonté rare,
Donne en votre faveur vacances au Tartare.
On y voit s'arrêter le fuseau d'Atropos;
Sisiphe est étonné d'éprouver le repos;
Minos n'agite plus l'Urne aux Humains
fatale;

L'Onde cesse de fuir les lèvres de Tantale.

A votre intention, ce Buveur altéré,
Pour la première fois s'est, dit-on, enyvré.
Risque après, s'il s'endort, à ronfler comme
un Moine;

Mais laissons ce damné s'ériger en Chanoine.

Quel Dieu s'avance ici la massue à la main ?
C'est Alcide , & plus loin Mars , & le Dieu
du Vin.
Tous ces Dieux concurrens , & mille autres
encore ,
Abandonnent pour vous le Couchant &
l'Aurore ;
L'Amour ferme la marche , & pour bouquet,
je crois ,
A la Belle L . . . portera son Carquois.
Hâtez-vous , leur dit-il , troupe à mes loix
fidele ,
Par votre empressement prouvez-moi votre
zèle.
Jamais du tendre Amour , vers semblables
appas ,
Le Flambeau radieux ne conduisit vos pas.
Il dit ; & ces Rivaux réunis pour vous plaire ,
S'avancent vers Paris d'une course légère.

Déjà même ils y font ; & mes regards
confus,
De l'endroit où je suis , ne les découvrent
plus.

Je n'en suis point en peine, MADAME,
ils font, sans doute, chez vous à présent,
& vous êtes de toute part investie de Bou-
quets célestes. Pour moi qui ne suis qu'un
Avorton du Parnasse, j'hésite plus que ja-
mais à vous en offrir un. Mais Ciel que
vois-je ? Quel désordre ! quelle cohue !
quelle déroute ! Apollon, Neptune, Plu-
ton, Mars, & tous les autres Dieux s'en-
fuient comme mauvais train. Ah ! je vois
ce qui leur sera arrivé. Oui, je fais ré-
flexion, MADAME, à ce que vous me fîtes
l'honneur de me dire dernièrement ; sa-
voir, que vous ne vouliez point de Bou-
quet, que *Poucet* ne partageât avec vous.

Ces Dieux qui n'étaient point au fait , en vous accablant d'éloges , n'ont pas eu l'esprit d'y couler quelque chose à la louange de votre Chien : peut-être aussi quelqu'un d'entr'eux lui aura-t'il marché sur la patte : Hercules , par exemple , en faisant l'agréable , l'aura peut-être blessé avec sa massue. S'il est ainsi , MADAME , de l'humeur dont je vous connais sur l'article de votre Chien , je conçois qu'il n'en a pas fallu davantage pour mettre toute la Cour céleste à la porte. Pour moi , si je n'ose marcher sur les brisées des Dieux en vous offrant un Bouquet , qui d'ailleurs ne pourrait , tout au plus , que servir d'enveloppe à celui d'Apollon ; au moins m'est-il permis de faire un compliment à *Poucet*. C'est le seul expédient que les Dieux m'aient laissé , mais je suis sûr qu'il me tiendra lieu auprès de vous du plus beau Bouquet du monde.

Gentil Toutou d'une aimable Maîtresse ,
Puisse croître pour toi , s'il se peut , la
tendresse !

Puisse , Zaza , par un heureux retour ,
Payer les feux de ton fidel amour !

Et quand la Parque , par envie ,
Voudra trancher ta belle vie ,

Puissent les Mortels surpris
Par une agréable merveille ,

Te voir au Ciel pendant-d'oreille

Du Chien brûlant de Procris.

Voilà, MADAME , l'Epitaphe & l'Apo-
théose de votre Chien ; il fera un jour , si
l'on m'en croit , reçu parmi les Astres ,
avec le titre de Pendant de la Canicule.
Quelque glorieuse que puisse être cette pré-
diction , je souhaite avec vous qu'elle ne
se presse pas de s'accomplir ; & comme M.
Poucet me paraît naturellement porté pour

les grandes choses , & qu'il ferait peut-être impatient de toucher à de si hautes destinées , il fera bon de lui remettre souvent devant les yeux ce sage Proverbe , *Mieux vaut Goujat debout qu'Empereur enterré.* Mais je m'apperçois que ma Lettre est longue ; je me hâte donc de finir , car j'imagine que vous desirez impatiemment de vous voir à l'endroit où je prends la liberté de me dire avec respect ,

M A D A M E ,

Votre , &c.

E G L É I D E X I.

L E T T R E A E G L É.

MA D E M O I S E L L E ,

Je prends la liberté de vous envoyer une Piece , qui du premier abord ne paraît pas devoir vous regarder ; c'est une Imitation en Vers François d'une Ode Latine du Poëte Horace. Vous me demanderez quel rapport il y a entre Horace & vous. Je ne fais , M A D E M O I S E L L E ; mais telle est l'influence de mon Etcile , que je ne puis plus rien composer où vous n'entriez pour quelque chose. Voici de quoi il est question. Horace veut se venger d'une Courtisane de Rome, qui n'était plus en âge de l'être , & qui du tems qu'elle l'était , avait fort mal reçu les

protestations de ce Poëte. Il se plaint même en quelque endroit d'avoir gagné un rhumatisme à passer les nuits sous les fenêtres de cette Inhumaine. Nous avons encore de lui une très-belle Ode , qu'il composa à la belle Etoile , sur le seuil de sa porte. Il lui reproche ici son ancienne rigueur & sa coquetterie déplacée dans un âge décrépit. Jusqu'à présent , MADEMOISELLE , vous cherchez encore ce qui peut vous regarder dans tout ceci ; mais patience , s'il vous plaît , nous allons venir au fait. Horace , pour mieux piquer cette vieille cruelle , nommée *Licé* , lui conseille en ami de ne plus songer à rappeler l'Amour qui ne délogerait pas , pour toute chose au monde , des yeux d'une jeune Beauté qu'il ne nomme pas ; les seuls indices qu'il en donne , c'est qu'elle réunit autant de graces que de talens : c'est de ce moment, MADEMOISELLE,

que vous commencez à jouer un rôle dans cette Piece , après avoir bien consulté ce portrait indécis , j'ai cru pouvoir mettre votre nom au bas. Que risquais-je en effet ? Si c'est un portrait imaginaire , il m'est libre de vous l'approprier à titre de ressemblance. Si Horace avait quelque'objet en vûe , cela ne doit encore rien décider contre vous , parce qu'il est tout-à-fait vraisemblable que si ce Poëte avait eu , comme moi , l'avantage de vous connaître , il n'aurait pas balancé un moment à vous donner la préférence. Ainsi de toute façon , j'ai cru ne pouvoir mieux interpréter l'intention du *Fondateur* , qu'en *égléisant* , si cela se peut dire , cette Beauté , soit réelle , soit idéale. Quoiqu'il en soit , MADEMOISELLE , voici cette Piece.

STANCES REGULIERES.

Enfin , enfin mes vœux , Licé , sont accomplis.

Grace aux Dieux ! je te vois , Licé , sexagénaire.

Il est vrai que les ans ont moissonné tes lys ,
Sans t'avoir rien ôté de ta fureur de plaire.

Tu fuis encor , sans honte , & les Jeux &
Bacchus.

Et lorsqu'il a troublé ta raison chancelante ,
Pour rappeler l'Amour qui ne t'écoute plus ,
Tu chantes d'une voix , & lascive & tremblante.

Crois-moi , Licé , crois-moi , n'appelles
plus l'Amour ;
Un charme plus puissant en d'autres lieux
l'attire.

C'est dans les yeux d'Eglé qu'il fixe son
séjour ;

Il se plaît à guider, & sa voix & sa lyre.

Tout à présent en toi sert à l'épouvanter.

Il fuit ton front , tes dents , tes cheveux ,
ton visage.

Tel un léger Oiseau craindrait de s'arrêter
A l'abri d'un Ormeau dépouillé de feuillage.

Dans l'espoir de couvrir les outrages du
Tems ,

En vain rafines-tu dans l'art de la Toilette.
Quelque soit le savoir d'une vieille Co-
quette ,

Il est bien mal-aisé de cacher soixante ans.

Hélas ! qu'est devenu ce geste , ce sourire ,
Ce vermeil incarnat par les lys relevé ;
Et ce je ne fais quoi , difficile à décrire ,

Qui m'avait par surprise à moi-même en-
levé?

Tu ne pouvais alors le céder qu'à Cynare,
Cynare pouvait seule éclipser tes attraits.

Mais le sort vint plonger ses beaux jours au

Tenare :

Il te laisse survivre aux débris de tes traits.

Ainsi tous ces Amans trop aisés à surprendre,

Qu'autrefois ton orgueil accabla de dédains,

Verront avec plaisir, de tes charmes éteints

Le vaste embrasement se dissiper en cendre.

Je souhaiterais, MADEMOISELLE, que

la Traduction approchât de l'Original, s'il

y a quelque chose qui puisse la faire passer,

c'est l'endroit où j'ai parlé de vous ; je ne

me fais pas mauvais gré de cette précau-

tion : votre éloge, MADEMOISELLE, me

servira à pallier les fautes que j'aurai faites dans le cours de ce petit Ouvrage. Vous ferez peut-être curieuse de savoir quelle est cette Cynare, dont le Poëte plaint les charmes moissonnés cruellement par une mort prématurée. Il se pourrait bien, MADemoiselle, que ce fût aussi un Etre imaginaire : il ne tiendra qu'à vous de le réaliser, en déplorant sous ce nom quelqu'une de vos Amies qui ait subi le même sort. Pour Licé, laissons-là être Licé, c'est le plus sûr parti. Si je vous connaissais mordante....; mais non, ni vous ni moi ne sommes caustiques. Je tranche donc court sur ce chapitre, en prenant la liberté de me dire,

MADemoiselle,

Votre, &c.

MIZAPOUF ET ZAZA.

F A B L E.

L'AMOUR & la CONSTANCE, autrefois
amis,

Dès long-tems étaient en divorce.

Ces jours derniers les Dieux, à toute force,

Ont voulu les voir réunis.

Sur ce point, chicanne nouvelle ;

Bref au grand Tribunal on porta la querelle.

Jupiter, non fans peine, appaîsa leur cour-
roux.

Qu'on m'écoute, dit-il, de quoi vous plai-
gnez-vous ?

Je m'offre à vous juger. Parlez, belle *Con-*
stance.

Vous, tandis qu'elle parle, *Amour*, prêtez
silence.

Que fert, s'écria-t'elle, ô Souverain des
Dieux !

De retracer & ma honte, & le crime
Que l'*Amour* commit à vos yeux !

Chacun ne fait-il pas que je fus la victime
Du Fils ingrat de la belle *Cypris* ?

Il m'enleva les *Plaisirs* & les *Ris*,
Pour fixer sur ses pas ma volage Rivale ;
Et l'on veut que je me ravale,
Par un indigne Traité,

Jusqu'à devenir la Vassale
Du lâche Adorateur de la *Legereté* !

De quoi, répond l'*Amour*, m'accuse cette
Belle ?

Qu'elle ne se plaigne que d'elle,
Si la *Legereté* regne dans l'Univers.

Constance, quand les cœurs venaient bri-
guer tes fers,
Mille catastrophes sanglantes

Marquaient

Marquaient ta domination.

Combien d'Amans, combien d'Amantes,
Epris d'une trop forte & longue passion ,
Ont vû changer en deuil la plus belle union!

Sans toi , la trop tendre *Alcione*
A ses tristes regrets n'aurait pas succombé.
Le trop fidèle Amant de l'ingrate *Hermione*
Dans un délire affreux ne ferait pas tombé.

Pyrame à côté de *Tysbé* ,

Atys auprès de *Sangaryde*
N'eussent point expiré sous un fer homicide.

Obstiné cependant à n'écouter que toi ,

Je chérissais ta rigoureuse loi ;
Malgré sa dureté je la suivais pour guide.

Et si l'on vit enfin l'*Amour* t'abandonner,

L'intérêt de son empire,
Que chaque jour voyoit détruire ,

Put seul l'y déterminer.

Non, non , ce n'est point le caprice
Qui m'a fait t'immoler à la *Legereté* ;

J'ai dû ce cruel sacrifice
A la publique Utilité.
Les cœurs ne font plus si fidèles,
Sans doute ils en font plus heureux.
On voyoit bien moins d'Amoureux
Lorsque l'*Amour* était sans aîles.
Aujourd'hui peu de cœurs aiment comme
au vieux Temps,
Ou plutôt il n'est plus que des cœurs inconf-
rans.

Il n'est plus que des cœurs volages !
Interrompt la *Constance* ; ah ! quels mots
pleins d'outrages !
Quelle imposture ! *Amour*, l'oses-tu pro-
noncer ?
Et quoi ! pourrais-tu le penser ?

Oui, j'ose bien le penser & le dire,
Reprend l'*Amour* ; de plus je prétens le
prouver.

Si l'on peut donc , à tout tirer , trouver ,
Dans tout le contenu de l'Amoureux Em-
pire ,

Deux cœurs parfaitement constans

Et contens ;

A notre paix je promets de souscrire :
Et nous ferons dès-lors , si tu le veux , amis ,
Ainsi que nous l'étions jadis.

J'y consens , répond la *Constance* ,

Et je m'y prête avec plaisir.

L'Olympienne *Assistance* ,

Incontinent d'applaudir.

Jupin s'empresse à terminer l'affaire.

Pour cet effet il nomme un Commissaire,
Avec ordre & pouvoir d'aller faire en tous
lieux ,

En commençant par les Dieux ,

Une liste exacte & précise

De tous les cœurs dont la devise
Soit, *Constance & Félicité*.
 Mercure est le Député.
Lorsqu'à l'instant de l'examen il touche,
Pour plus grande sûreté,
L'*Amour* lui donne une pierre de touche :
Pierre ayant la propriété,
S'en fallut-il d'une nuance,
De distinguer le faux d'avec la vérité,
En fait d'*Amour & de Constance* :
 Mercure , aux Cieux, ne fit pas long séjour.
L'examen n'y fut pas de bien longue durée.
Les Habitans de l'Empirée
Se piquent peu de constance en amour.
Continuant donc sa ronde ,
D'un vol il fend les airs, & se trouve sur
l'Onde.
Il y trouva force Amoureux transis ;
A l'égard des Amans fidèles ,

Il n'en peut tirer de nouvelles.

Il passe donc sur Terre : hélas ! c'est encor
pis :

Gens & bêtes , tout est volage ;
Volages sont grands & petits.

On dirait que c'est une rage.

Il n'est pas jusqu'au Papillon

Qui ne veuille donner le ton ;

Et de fait l'Univers n'est , plus il croît en
âge ,

Qu'un pays de Papillonnage.

L'Examineur à bout ,

Est prêt à quitter-là tout.

Il n'est plus rien qui le retienne :

Il va donc de ce pass'en retourner aux Cieux.

Mais un Couple charmant soudain frappe
ses yeux ,

Mizapouf & Zaza , l'un Chien , & l'autre
Chienne.

Bon, dit le *Messager* ailé,
J'apperçois les deux Chiens d'Eglé.
C'est peut-être mon fait. Pourquoi non ?
plus j'y pense.

Ce pourrait, sans miracle, être eux
Qui doivent remporter le prix de la *Conf-*
tance.

Ils sont constans, ils sont heureux.
Cette pierre, au surplus, montrera l'évi-
dence.

Comme il dit, ainsi fit. Le secret opera ;
Et le Dieu, tout joyeux, au Ciel se retira.

De ce qui s'y passa je ne fais nulle chose ;
Sans doute l'on y procéda

A la prochaine Apothéose
De *Mizapouf* & de *Zaza.*

C'est bien le moins....mais j'entends la Cri-
tique

S'écrier d'une voix caustique :

Alte-là, Rimeur, Alte-là.

Quel fruit esperes-tu tirer de tout cela ?

Quel succès ? nul. Quelle morale ? aucune.

Si fait, pourtant : j'en crois entrevoir une.

Savoir, que tous ces Vers sont du papier
gâté.

Prôner au genre humain l'*Amour* & la *Conf-*
tance,

C'est aux Mahométans prêcher la *Conti-*
nence.

Si j'annonçais l'*Amour* & la *Legereté*,

Je ferais sûr d'être écouté.



EGLÉIDE XIII.

LE REVEIL D'EGLÉ.

CANTATILLE.

JEUNE comme l'Amour, belle comme
sa Mere,

Dormant sous un Berceau respecté du Soleil,
Eglé s'offre aux regards du Vainqueur de
Cythere.

Il l'a prend pour Vénus; & d'une aîle légère,
Il vole sur son sein partager son sommeil.

Le tendre Zéphire
A peine respire
Entre les Roseaux.

Et sur la Verdure,
L'Onde, sans murmure,
Roule à petits flots.

Que vois-je, ô Ciel? Cupidon est sans aîles!

Il ne jouira plus d'un ornement si beau.

Eglé s'éveille , & d'un coup de ciseau
A déjà fû venger tous les Amans fidèles.

Ne fuyez plus l'Amour & son Carquois ,

Jeunes cœurs à sa voix rebelles.

On peut en sûreté se soumettre à ses loix.

L'Amour est sans danger depuis qu'il est
sans aîles.

Par nos Chançons consacrons ce beau jour ;

D'Eglé célébrons la victoire.

Elle vient de couper les aîles à l'Amour ;

Des triomphes d'Alcide, elle efface la gloire.



E G L É I D E XIV.

E P I T R E A M. B É R A R D.

UT-RE-MI-FA-SOL-LA-SI-UT.

D'Eglé l'Adorateur fidèle ,

Au moderne Amphion : SALUT.

Nous, Poëte de cette Belle ,

Et son Amant *in Partibus* ,

Ayant maints autres attributs ;

De par le Vainqueur de Cythere ,

Au Mortel dont la voix séduit

Les Ris , les Graces , & leur mere ,

Savoir faisons ce qui s'en fuit.

CUPIDON , par droit de conquête ,

Donnant ses loix à l'Univers ,

Aurait égard à la Requête

D'un certain Bachelier en Vers;
Mortel, qui fans cesse soupire,
Dit Sylvandre ou l'Amant constant.
Ledit Sylvandre remontrant
Qu'Eglé, Nymphé de notre Empire,
Dont sa beauté fait l'ornement,
Desirerait plus qu'ardamment,
Sans trop pourtant oser le dire,
Jouer d'un certain instrument
Plus mal-aisé qu'on ne peut croire;
La Belle à ce ne se mouvant
Que par zèle pour notre gloire.
Nous, n'hésitant point d'approuver
Cette louable fantaisie,
Aurions soudain voulu trouver
Un Amphion dont l'industrie
Pût répondre à sa noble envie:
Et nous aurions dans ce dessein
Fait chercher très-long-tems, en vain.
On nous indiquerait enfin

L'homme du talent le plus rare

A faire parler la Guitare :

Homme célèbre en plus d'un lieu ,

Et du goût surnommé le Dieu.

Sur les lieux les descentes faites.

A CES CAUSES, nous déclarons ,

Donnons, livrons, manifestons

Ces Provisions non-contrefaites.

Par icelles faisons savoir

A ceux qui liront les Présentes,

Que nous donnons par ces Patentes,

Audit Amphion, le pouvoir

De remplir notre bon vouloir.

Enjoignons au Trio de Graces,

De présider à tous ses fons ,

Et de verser sur ses leçons

Le charme heureux qui suit leurs traces.

Enjoignons de même aux Plaisirs ,

Ministres de tous nos desirs,

D'aller loger sur sa Guitare ,

D'en écarter tout tintamare ,
De ne permettre qu'aux Zéphirs
(A dater du prochain Dimanche)
D'y faire éclore des soupirs ,
Et de n'en pas quitter le manche.
Non pas même dans le dessein
De fauter aux doigts de la Belle ,
Ou de voltiger autour d'elle ,
Ou de folâtrer sur son sein.
Destinons à ce la Cohorte
De nos chers Freres les Amours ,
Qui ne quitteront point sa porte ,
Et qui fileront tous ses jours.

FAIT au Conseil de notre Mere ,
Dans notre Palais du Mystere.
Signé par Nous DIEU CUPIDON.
Scellé par Nous FEU CÉLADON ,
Chancelier du Roi de Cythere.



E G L É I D È X V.

IMITATION DE PROPERCE.

É L É G I E.

STANCES REGULIERES.

QUI t'a peint le premier sous les traits
d'un Enfant ,
Dieu d'Amour ? quel qu'il soit , j'admire
son adresse.
Il connut le premier les erreurs d'un Amant ,
Et ce vuide de biens que poursuit la Ten-
dresse.
Pour peindre ton caprice , & ton cœur in-
certain ,
Que fit-il , Dieu volage ? il te prêta des aîles.
Quel Amant à ces traits ne voit que son
destin
Est d'errer au hazard sur des flots infidèles ?

Que désigne cet Arc & ces Dards enflammés,
Et ce Carquois muni d'une perfide amorce ?
Si ce n'est que tes traits sont tous empoi-
sonnés ,

Que tu joins contre nous les charmes à la
force ?

Et l'Amour & ses traits ont passé dans mon
cœur.

Mais ce Dieu, pour s'enfuir, n'a plus trouvé
ses aîles.

Dieu cruel , plus je veux réprimer ton ar-
deur ,

Plus tu m'en fais sentir les atteintes cruelles !

Quel plaisir peux-tu prendre à dévorer ce
cœur ?

Ah ! rougis , s'il se peut , de ta rigueur ex-
trême.

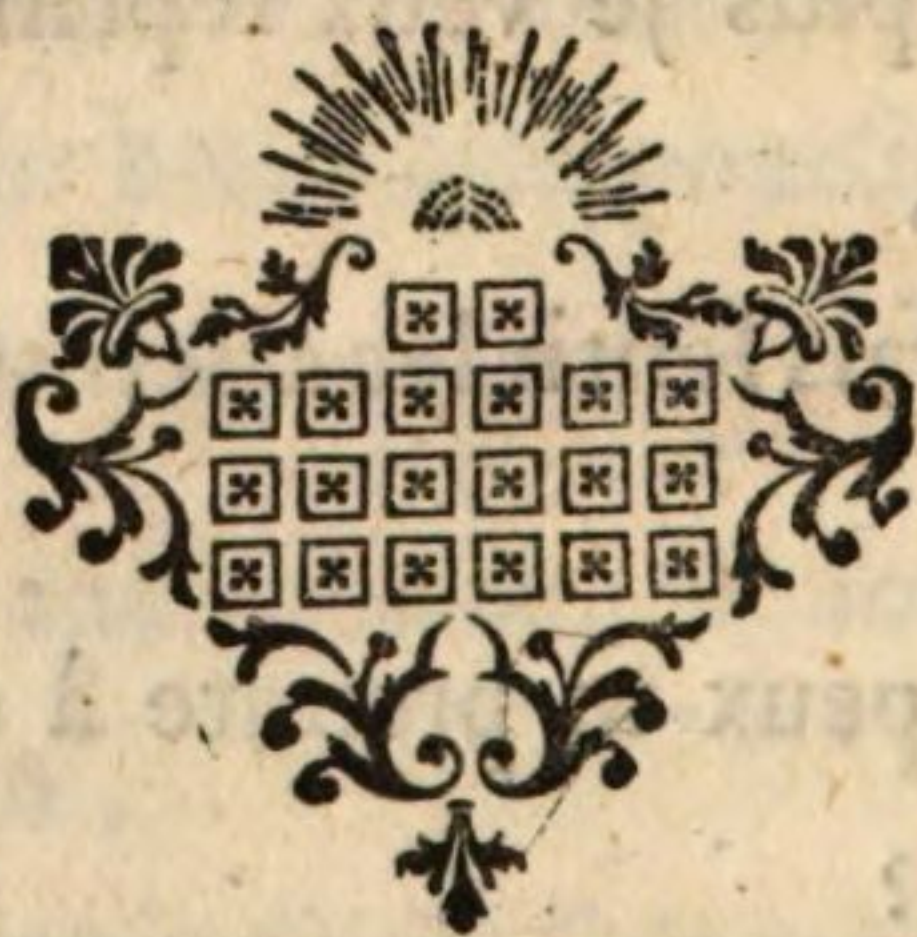
Porte ailleurs les excès de ta vaine fureur ;

Tu ne tourmentes plus que l'ombre de moi-même.

Si cette ombre périt, qui chantera l'Amour?
Les succès de ma Muse auraient accru ta gloire.

C'est moi qui chante, Eglé, l'ornement de ta Cour ;

Epargne un Ecrivain de l'Amoureuse Histoire.



E G L É I D E X V I.

L E R E N D E Z - V O U S .

A D A M O N .

TU veux donc voir, Ami, la Beauté
que j'adore.

Je ne puis condamner un si juste desir.

Mais, ne me presse point encore,
Et diffère un instant ce dangereux plaisir.
Ta curieuse ardeur en souffrira peut-être ;
Mais songe quel objet à tes yeux va paraître.
C'est Eglé, dont cent fois j'ai chanté les
attraits ,

Dont je vantais l'esprit, les graces, la jeu-
nesse ;

Enfin pour qui ton cœur, sur mes simples
portraits ,

A ressenti quelque tendresse.

J'ai même long-tems balancé

E

A t'en faire un juste reproche ;
Mais j'y suis trop intéressée ,
Et le moment fatal approche.
Oui , lorsque dans ton sein épanchant mon
ennui ,
J'y cherchais un secours à ma tristesse ex-
trême ;
Dans un Ami souvent plus triste que moi-
même ,
Je ne trouvais qu'un faible appui.
Mes pleurs faisaient couler tes larmes ,
Tu t'affligeais de mes douleurs ,
Tu t'effrayais de mes allarmes ;
Nous pleurions les mêmes rigueurs ,
Nous accusions les mêmes charmes :
Et nous pouvions douter en ce moment ,
Qui de nous deux était l'Amant.
Toi , son Amant ! ô Ciel ! de mon malheur
complice ,
Tu me trompais.... ! l'ai-je pû croire ? ah
Dieux !

Non. Qu'à jamais la mémoire périsse
De ce soupçon injurieux.
Il fallait t'avoir fait ce reproche odieux,
Pour en bien sentir l'injustice.
Connais-moi cependant : soit raison, soit
caprice ,
Quand je vois auprès d'Eglé
Mille Amans à la fois empressés à lui plaire,
Mon cœur n'en est point troublé.
Mais par un effet contraire,
Si l'un de mes Amis sur cet objet charmant
Fixoit un œil trop ardent,
Même un regard suspect, encor qu'invo-
lontaire ,
A cet aspect, tout mon cœur en courroux,
Eprouverait soudain mille transports jaloux.
Mais c'est trop outrager l'amitié qui nous lie ;
Je réprime pour toi ces fâcheux mouve-
mens ,
Et connais trop tes sentimens

Pour t'accuser de perfidie.
Car je ne puis donner un nom moins odie
Au crime d'un Ami, Parjure audacieux,
Qui pourrait voir d'un œil d'en
Un bien cent fois plus cher à mon cœur q
la vie.

Mais avec toi je crains peu ce danger
Quel attentat de toi pourrais-je présager
Tu vas donc voir la Beauté qui m'enchante
Tu vas voir cette Eglé si fiere & si charmant
Mais déjà ne la vois-tu pas ?
A mes regards, à ses appas,
Pourrais-tu bien la méconnaître ?
L'objet à deviner demande peu de soins
Reconnais-la du moins
A ce trouble, à ces feux qu'en ton cœur
fens naître.

De plus près à tes yeux mon Eglé va paraître
Tu la vois...tu l'as vûe...ô plaisirs...! ô regret
Cher Ami... gardes-toi de la revoir jamais



E G L É I D E XVII.

L' O P E R A.

T A N D I S que tous les yeux sont fixés
sur la Scène ,
Jouissons en secret d'un plaisir plus char-
mant.

Contemplons l'aimable Inhumaine
Qui fait seule en ces lieux ma joie & mon
tourment.

O rencontre imprévue ! ô momens favo-
rables !

Promenez au hazard vos regards adorables,
Eglé , toujours les miens s'arrêteront sur
vous.

Les vôtres n'ont plus rien de ces traits re-
doutables ,

Ils n'offrent plus rien que de doux.

Que dis-je ? avec douceur ils retombent sur
nous.

Vos yeux , ces yeux où brille une humide
tendresse ,

Tels & plus beaux encor en cette aimable
yvresse

Que ceux de Psiché même , & de son jeune
Epoux ,

D'une injuste fierté ne sont donc plus jaloux ?

Et depuis quand des pleurs connaissent-ils
l'usage ?

Depuis quand leur pouvoir sauvage

Sait-il éclater sans courroux ?

En cet état , où votre cœur rebelle
Semble avoir oublié sa première rigueur ,

Que vous redoublez mon atteur !

Que je vous aime , Eglé ! que je vous trouve
belle !

Quel est donc le pouvoir de ces aimables
lieux ?

O doux attraits de l'harmonie !

Art enchanteur , invincibles appas ,

Charmes secrets de Polymnie ,
Tendres Vers, tendre Chant, que ne pou-
vez-vous pas !

Vous attendrissez l'Inflexible
Que ma fidelle ardeur ne pouvait attendrir ;
Dans un nouvel éclat vous venez me l'offrir ,
Et me rendez plus tendre en la rendant sen-
sible.

Vous ignorez , Eglé , les troubles de mon
cœur ,

Et le pouvoir de ces nouvelles armes ;
Vous ignorez , cruelle , & l'excès de vos
charmes ,

Et les progrès de mon ardeur !
Je souffre d'autant plus , que je n'ose me
plaindre.

Mon cœur brûle de mille feux.

Et plus je voudrais les contraindre ,
Plus je sens enflâmer mes desirs amoureux.
Que ne puis-je , cédant à l'effort de mes
vœux ,

Cueillir sur votre bouche un baiser plein de
flâme ;

Y trouver le bonheur des Dieux ,

Et faire passer dans votre ame

Tous ces mêmes transports que m'inspirent
vos yeux.

Mais quelle est mon erreur ? qu'un Amant
est peu sage !

O trompeurs attraits des desirs !

J'ai crû toucher aux vrais plaisirs ,

Je n'embrassais que leur image !







E G L É I D E XVIII.

É L É G I E.

ME faudra-t'il toujours chérir une Inhumaine ,

La servir en Esclave , & respecter ma chaîne ?
En de vagues desirs à quoi bon s'égarer ?
Commençons à jouir , en cessant d'espérer.
Et quel frivole espoir avait pu me surprendre ?
Depuis quel tems , hélas ! la flamme la plus
tendre

Peut-elle , d'une Belle , exiger du retour ?
La haine mille fois fut le prix de l'amour.
Sexe aimable , un Mortel , sans ta rigueur
funeste ,

Eût préféré ta chaîne à l'Empire Céleste :
Les Destins , envieux du bonheur des Humains ,

Armerent la Beauté d'orgueil & de dédains.

Quelle fut mon erreur d'avoir osé prétendre
Fléchir un bel Objet par un amour si ten-
dre !

L'excès de mon bonheur eût irrité les Dieux ;
Les suprêmes plaisirs ne sont faits que pour
eux.

Ah ! je retrouve enfin ma raison éperdue ;
L'heureuse liberté va donc m'être rendue.
Que mon sort sera doux ! que ce jour sera
beau !

Que l'Amour est changé, quand il est sans
bandeau !

Que l'on se connaît mal au sortir du nau-
frage !

Arrivé dans le Port, je crains encore l'orage,
Et goûte, en frémissant, l'effrayante dou-
ceur

D'être enfin retiré d'un gouffre de douleur.

Bannissons , bannissons cette image accablante.

Un avenir plus doux à mes yeux se présente.

Je vais enfin jouir de ma tranquillité.

Affranchi du pouvoir d'une ingrate Beauté,

Je ne la craindrai plus ; désormais sans alarmes ,

Je pourrai contempler tout l'éclat de ses charmes.

Cette inflexible Eglé qui bravait mon amour,

Vous pourrez donc , mes yeux , la braver à son tour.

J'oublierai mes transports & son indifférence,

J'oublierai ses rigueurs & ma persévérance ,

J'oublierai ses attraits long-tems victorieux ;

Insensibles pour moi ; je le ferai pour eux.

Plus d'Eglé , plus d'amour , j'abjure l'esclavage.

Je suis libre , goûtons un si doux avantage.



E G L É I D E XIX.

O D E.

FUYEZ, frivole crainte ; une joie indis-
crete

N'avait point éclaté.

Amour, je puis en paix jouir de ta défaite,
Et de ma liberté.

Tous tes traits sont sans force ; & ton ban-
deau funeste ,

Vient de se déchirer.

Dans ta déroute encor, si ton flambeau te
reste ,

C'est pour mieux l'éclairer.

Qui l'eût dit , que ce cœur pourrait briser
sa chaîne ,

Et cesser d'être Amant ?

Quel Dieu, prenant pitié de ma perte pro-
chaine,

A fait ce changement ?

Je n'eusse osé l'attendre ; & dans mon esclavage,

Par un charme aveuglé,

Je mettais mon espoir à brûler sans partage,

Et mourir pour Eglé.

Quand Alcide vivant remonta le Ténare,

Chargé de son Ami ;

Le Héros, digne objet d'une action si rare,

Ne la crut qu'à demi.

C'est ainsi que j'ai peine à comprendre la
cause

De mon nouveau destin.

Le croirai-je , en effet , qu'un doux calme
repose

En ce malheureux sein ?

Oui, ma raison enfin suspend d'un long
délire

Les flots irrésolus.

Ce n'est point une erreur : Eglé vit, je res-
pire,

Et je ne l'aime plus.

Puisse un rapide bruit voler bien-tôt l'inf-
traire

De ma legereté.

A quel prix, mais trop tard, voudra-t'elle
en détruire

La dure vérité!

J'entends, j'entends déjà s'écrier la Cruelle :

O prodige ! ô revers !

Comment l'ai-je perdu ! Comment l'Amant
fidèle

A-t'il brisé ses fers !



E G L É I D E X X.

É L É G I E.

OU suis-je ? qu'ai-je dit ? transport,
dépit funeste,
Espoir de changement, songe que je dé-
teste,
Remportez loin de moi vos odieux attraits!
J'aime Eglé, je l'adore, & l'adore à jamais.
Moi ne la plus aimer ! je l'ai promis moi-
même,
Et ma bouche a bien pû prononcer ce blas-
phême !
Aimer une autre Belle... ! En est-il, qu'en
beauté
Mon Eglé ne surpasse, ainsi qu'en cruauté ?
Ou rencontrer ailleurs plus d'esprit, plus de
de graces ?

Amour, toute ta Cour s'empresse sur ses
traces.

Toi-même lui prêtas tes traits les plus cer-
tains ;

Je tombai dans tes fers enchaîné par ses
mains.

Et je puis me flater d'aimer une autre qu'elle !

Et j'ose concevoir l'esp~~oir~~ d'être infidèle !

Pour punir l'attentat d'un Amant aveuglé,

Amour, lances tes feux Empruntes-les
d'Eglé.

Mais feriez-vous, Eglé, toujours inexo-
rable ?

Je suis plus malheureux mille fois que cou-
pable.

L'amour qui me ramene est d'autant plus
ardent ,

Que j'ai fait pour l'éteindre un effort im-
puissant.

Ah !

Ah ! ma révolte même ajoute à votre gloire ;
Pardonnez, le pardon doit suivre la victoire :
Il est doux d'épargner un Rebelle soumis ;
Ainsi , votre triomphe augmentera de prix.
La vengeance est des Dieux l'éternel avan-
tage.

Vous, Belles, pardonnez, c'est-là votre par-
tage.

J'ai conçu vainement des projets insensés.
Mes projets sont détruits , & mes vœux ter-
rassés.

Jouissez , belle Eglé , du droit de faire grace ;
Laissez à ma douleur à punir mon audace.
Hélas ! tous les tourmens que l'on peut
concevoir

N'égalent pas celui d'un Amant sans espoir.
Que voulez-vous de plus ? pour venger cette
offense ,

N'avez - vous pas assez de votre indiffé-
rence ?

Prononcez cependant : Quoique vous dé-
cidiez,

Quel que soit cet Arrêt, je l'attends à vos
pieds.

Ah ! plaignez un Amant, non assez témé-
raire

Pour oser aspirer au bonheur de vous plaire ;
Hélas ! loin de former des desirs superflus,
Il perd jusqu'à l'espoir de ne vous aimer
plus.

Fin de la premiere Partie.

LES
EGLÉIDES.

POESIES AMOUREUSES.

DEDIEES A EGLÉ.

PAR M. P.....

Te, veniente die, te, decedente canebat.
VIRG. GEORG.

SECONDE PARTIE.



A LONDRES.

M. DCC. LIV.

LES

EGLEIDES.

POESIES AMOUREUSES.

DEDIEES A EGLE.

PAR M. P.....

Il venient die, te, de cadence canoat.
Vra. George.

SECONDE PARTIE



A LONDRES

M. DCC. LIV.



EGLÉIDES.

EGLÉIDE XXI.

LE JOUR DE L'AN.



O LÉIL, ô vivante lumière !

C'est donc en ce jour glorieux

Que tu rentres dans ta carrière ;

Et que sur ton Char radieux,

Fidèle à ta course première,

Tu vas revoir les mêmes Cieux ?

Je laisse au Prophane Vulgaire

A t'admirer stupidement.

Que l'Astronome téméraire

Ose te suivre aveuglément

Au-delà de cet Hémisphere.

J'aime ; c'est des yeux d'un Amant,
Qu'aujourd'hui je te considere.

Bel Astre , sans toi rien n'est beau.

Vénus , sans toi ne saurait plaire ;

Amour tient de toi son flambeau.

Pour voler sur le sein de Flore ,

Le Zéphire naît de tes feux ;

Et de cet accord amoureux ,

Sous ton auspice on voit éclore

Leurs présens les plus gracieux.

C'est toi , qui du plus haut des Cieux ,

Eclairant les traits des Belles ,

Captives les cœurs par les yeux ,

Et brûles de flammes cruelles

Un Amant tendre & malheureux.

C'est toi qui faisant à ma vûe

Briller d'Eglé l'œil séducteur ,

Frappas d'une atteinte imprévûe

Mes yeux , mes esprits & mon cœur.

Quoiqu'elle ait payé mon ardeur
D'une funeste indifférence,
Je crois, malgré tant de rigueur,
Te devoir ma reconnaissance.

Oui, je reconnais ta faveur;
Et je préfère encore l'orage,
Dont je suis sans cesse agité,
A la douce tranquillité,
Que je goûtais sur le rivage,
Où je laissai ma liberté.

Pour le repos qu'il a quitté,
Rarement un Amant soupire.
Il ne connoît, il ne désire
De Port que la félicité.

Ce n'est pas qu'à ce bien suprême
J'espere parvenir jamais;
Mais je prends pour le bonheur même
Ce qui l'approche de plus près.
Qui dans mon infortune extrême,

Et malgré mes foudris cruels ,
Un regard de celle que j'aime ,
M'élève au fort des Immortels.
Je sens à sa seule présence
Le plaisir couler dans mon cœur.
J'oublie en ce moment l'horreur
De soupirer en son absence.
Je la vois du moins , je la vois.
Je puis lui parler & l'entendre ;
Ce que n'ose dire ma voix ,
Mon silence le fait comprendre.
Si-tôt que je ne la vois plus ,
A mes sens long-tems éperdus ,
Son image se renouvelle.
Absent, je ne vois , n'entends qu'elle.
Alors, pour calmer le tourment
Qu'un Amant sans espoir éprouve ,
Je cherche du soulagement ;
Eglé, je vous chante , & le trouve.
En flatant l'objet de mes feux ,

Quelquefois mon cœur amoureux
Se plaint de l'excès de sa peine :
N'osant briser de si beaux nœuds ,
J'accuse la main qui m'enchaîne.
Mais ma plainte , dans tout son cours ,
Ne saurait vous faire d'outrage.
Belle Eglé , je finis toujours
Par vous en aimer davantage.
Oui , je vous adore à jamais ,
Je veux à jamais le redire ;
Toujours brûler pour vos attraits ,
Toujours célébrer votre Empire.

SOLEIL , dont le flambeau brillant
L'offrit à mes yeux si charmante ;
Non , non , je ne plains plus l'instant ,
Qui vit ma liberté mourante.
Eh ! mon tendre cœur , puissant Dieu ,
Peut-il en regretter l'usage ?
Il est captif en trop beau lieu ,

Pour n'aimer pas son esclavage.
La Beauté dont je sui la loi ,
A les appas d'une Immortelle.
Au seul éclat qui regne en toi ,
Cède celui qui brille en elle.
Toutefois, aux yeux d'un Amant ,
Elle a sur toi des avantages :
Tes attraits s'éclipsent souvent ;
Les siens sont toujours sans nuages.
Tu reparais toujours nouveau ;
Elle paraît toujours nouvelle.
Chaque Printems te rend plus beau ;
Et chaque jour la rend plus belle.



EGLÉIDE XXII.

SONGE.

ÉLÉGIE.

CE Songe à mes esprits fera présent sans
cesse ;

Songe heureux, où j'errais aux Vallons du
Permesse !

Seul, tenant pour tout guide un Tibule à
la main,

Du séjour des beaux Arts je cherchais le
chemin.

Enfin je la trouvai cette route ignorée,

Du Palais d'Apollon je découvris l'entrée :

J'osai même m'unir à sa brillante Cour ;

Cour digne d'Apollon, ou plutôt de l'A-
mour.

Oui, quand je contemplai ce galant sanc-
tuaire,

Je crus moins me trouver au Pinde qu'à
Cythere.

Le Myrthe & le Laurier, mêlés dans ce beau
lieu,

Semblaient laisser douter quel en était le
Dieu.

J'apperçus Melpomene, au sein rempli d'al-
larmes.

Le trouble de ses yeux en relevait les
charmes.

Et Racine à l'Amour consacrant ses Héros,
Mêlait à ses Lauriers les Myrthes de Paphos.

A Lully Terpsicore, à Quinault Polymnie,
En faveur de l'Amour prêtaient leur har-
monie.

Clio, des seuls Amans célébraït les exploits,
Et semblait négliger les Héros & les Rois.

Thalie, ainsi qu'au tems des Plautes, des
Térences,

Jouait encor l'Amour & ses extravagances.

Calliope , oubliant Bellone & les combats,
Déplorait de Didon l'Amour & le trépas.

La simple & vive Euterpe , assise au pied d'un
hêtre ,

Sur de tendres pipeaux , chantait l'Amour
champêtre.

Mille Envieux trompés par un espoir fatal ,
Se disputaient l'honneur du Lyere Pastoral.

Mais de tant de Rivaux la Muse de l'Idyle
Couronnait tour-à-tour Théocrite & Virgille.

Uranie , elle seule insensible à l'Amour ,
Mesurait l'Univers & son vaste contour.

Vénus ne troublait point par ses inquiétudes
Le pénible repos de ses graves études.

Un Astrolabe en main deux Mortels curieux,
Ptolomée & Nevvton , la suivaient dans les
Cieux.

Je n'osai pénétrer ses sublimes mysteres ,
Et craignis de porter mes regards téméraires

Sur les trésors cachés de cet art épineux ,
Peu fait pour le loisir d'un Poëte amoureux.

Je m'éloigne occupé d'une autre rêverie ,
Et suivant le sentier d'une Riche Prairie ,
J'y foule mille fleurs jadis autant d'Amans ,
Et qui le sont encor sous ces déguisemens.
Le *Jasmin* y languit pour l'ingrate *Ama-*
ranthe.

Clythie aime à tourner vers l'Astre qui l'en-
chante.

La pâle *Violette* y croît près d'*Adonis*.
Narcisse s'aime encore , entouré de *Soucis*.
Sous le *Safran* , *CROCUS* , sous la pourpre
Hyacinthe ,

De leurs feux mal éteints ont conservé l'em-
preinte.

Je presse avec respect ce Pré délicieux.

Je m'avance ; un Berceau soudain frappe
mes yeux.

A ces Fleurs aussi-tôt je cesse de me plaire,
Je me sens agité d'un trouble involontaire.
Un sentiment secret me dit que ce Berceau
Est seul digne, a seul droit de me paraître
beau.

J'y vole impatient..... Quelle pompe écla-
tante !

Quel spectacle charmant surpasse mon at-
tente !

L'amoureuse Erato regne dans ce Palais.

Son Trône est un gazon, un laurier est son
Dais.

Les Graces & les Arts soutiennent sa Cou-
ronne.

Une foule d'Amans la garde & l'environne ;
Et Bacchus & l'Amour fomentent dans les
Ris

La tendre oisiveté de tous ses Favoris.

A des signes divers je sens les reconnaître :

Cupidon folâtrait à côté de son maître * ;
Sapho faisait redire aux dociles Echos,
Les feux mal assortis que vit naître Lesbos.
La Volupté dictoit les leçons d'Epicure ;
Lucrece célébrait Vénus & la Nature ;
Horace soupirait pour plus d'une Laïs ;
L'enjoué Pavillon folâtrait près d'Iris ;
Deshoulières , Chaulieu , Sarazin , La Fon-
taine ,

Formaient ces mêmes chants qui charme-
rent la Seine ;

Les Ruisseaux suspendus écoutaient Am-
phion ;

La Tendresse montait le Luth d'Anacreon ;
Gallus , le doux Properce , & l'élégant Ca-
tulle ,

Briguaient en vain le prix réservé pour
Tibulle ,

Tibulle d'Erato le Chantre favori.

* *Ovide.*

Je vole transporté vers mon maître chéri.
Il me voit, dans mes mains reconnaît son
ouvrage.

Le dirai-je ? En ces mots , lui-même il
m'encourage :

» De Tibulle & d'Eglé fidèle Sectateur ,

» Qui pour me faire hommage & lui ren-
dre les armes ,

» Ne suivit que ton goût , n'écoutes que
ton cœur ,

» Eleve qu'ont formé mes écrits & ses
charmes :

» Approche , & ne crains point d'entendre
mes discours.

» C'est ici qu'Apollon établit son empire ;

» Ne vas pas te flater qu'au printems de tes
jours ,

» Le destin borne ici ton cours.

» Retourne célébrer la Beauté qui t'inspire.

» Va fléchir ses rigueurs par ta fidélité.

» Cours la chanter encor, vole où l'Amour
t'appelle ;

» Mérite l'immortalité ,

» Pour la partager avec elle.

» Que ne peut point l'Amour ? Moi-même
ainsi jadis ,

» Moins Poëte qu'Amant , mais heureux
téméraire ,

» Je puifai dans les yeux de la belle Næère

» Ce feu , vif aliment de ces tendres Écrits ,

» Qui des Vers amoureux ont remporté le
prix. «

Il dit. Plein de courage , à partir je m'ap-
prête.

Erato m'honora d'un mouvement de tête.

Prêts à nous séparer, Tibulle m'embrassa ,

J'allais partir enfin , quand mon sommeil
cessa.

Des objets de la Nuit mon ame possédée ,
Loin après le réveil en prolongea l'idée.
Le Jour ne bannit point l'heureuse illusion
Dont je favoure encor l'aimable impression.

Songe envoyé des Cieux , ni les soucis , ni
l'âge
Ne pourront de mon cœur effacer ton
image.

Toujours je garderai ton charmant souvenir.
Chaque nuit, à ce prix, puisses-tu revenir!



EGLÉIDE XXIII.

A E G L É.

M A D R I G A L.

ON dit, ingrate Eglé, que le Dieu de
Cythere

De son flambeau vous a fait un présent.
Je n'ai que trop, hélas ! pénétré le mystère.
C'est entre vous & moi que cet aveugle
Enfant

Partage les effets de sa plus vive flamme ;
Elle brille en vos yeux , & brûle dans mon
ame.



EGLÉIDE

*E G L É I D E XXIV.**B O U Q U E T**A É G L É.*

FLORE, ne vantes plus l'agréable nuance,
Ni le doux parfum de tes Fleurs.

Ton Empire finit : celui d'Eglé commence.

Eglé t'enleve tous les cœurs ;

Flore , excuse leur inconstance.

Soleil , par vos rayons , Aurore , par vos
pleurs ,

Formates-vous jamais de Fleur plus écla-
tante ?

Son tein fait pâlir les couleurs

Du Jasmin & de l'Amaranthe.

Trop heureux le Zéphir , dont le souffle
amoureux

Lui porte un agréable hommage !

II. Partie.

B

Arrêté par de si beaux nœuds ,
Le Papillon ne fera plus volage.
Flore , à la belle Eglé , cède un juste avan-
tage.

Que les riches trésors qui naissent sous ses
pas ,
Portés à ses pieds , soient le gage
Du triomphe de ses appas.



EGLÉIDE XXV.

AUTRE BOUQUET

A ÉGLÉ.

SUR l'aîle des Enfans d'Eole

Le Tems vole & fuit sans retour ;

Mais dans la saison de l'Amour,

Plus promptement encor ce Dieu fuit &
s'envole.

Vers nos jours languissans ses injustes ri-
guez

Précipitent le cours de nos belles journées.

Ainsi dans le Printems les plus riantes fleurs

Sont les premières fannées.

Eglé, vous craignez peu ces loix.

Vous voyez, comme Hebé, sans en sentir
le poids,

Se succéder vos brillantes années.

Toujours même enjouement , même esprit ,
même voix ,
Toujours même & nouvelle grace.
Ce charme qui vous suit sans cesse étend
ses droits ,
Et croît avec le Tems qui passe.
On dirait que ce Dieu sur vous à pleines
mains
Prodigue ce qu'il ôte au reste des Humains.



*EGLÉIDE XXVI.**CHANSON.*

Sur l'Air : *Du Corbillon.*

EGLÉ, le cœur le plus sauvage
Sous votre loi s'apprivoise aisément.

J'ignorais le tendre esclavage;
Mais je vous vis, & devins Amant.

Je fuyais avant ce beau jour

Le joli petit,

Toujours plus joli,

Le joli petit Dieu d'Amour.

Vous refusez de le connaître;

Vous redoutez jusques à ses douceurs.

Ingrate Eglé, ce tendre Maître

Est lui-même un de vos Adorateurs.

Que n'aimez-vous à votre tour

Le joli petit,
Toujours plus joli,
Le joli petit Dieu d'Amour ?

Une faible & douce esperance
Dans mon tourment ne m'abandonne pas,
Vous vous armez d'indifférence ;
Mais un objet où regnent tant d'appas,
Est formé pour connaître un jour
Le joli petit,
Toujours plus joli,
Le joli petit Dieu d'Amour.



*EGLÉIDE XXVII.**A E G L É.*

Parodie de la Musette des Talens Lyriques :
Suivons les Loix.

M U S E T T E.

J'A I fait un choix ;
Je le ferais de même encore.
J'ai fait un choix ;
Je ne veux aimer qu'une fois.
Zéphire suit Flore ,
Et le Jour suit l'Aurore.
Zéphire suit Flore ,
Mon cœur, Belle Eglé, suit vos loix.
J'ai fait un choix ;
Je le ferais de même encore.
J'ai fait un choix.
Je ne veux aimer qu'une fois.

L'Amour à Cythere ,
Regne avec sa Mere ;
L'Amour à Cythere ;
Eglé dans nos Bois.

J'ai fait un choix
Qu'Amour lui-même eût voulu faire.
J'ai fait un choix.
Je ne veux aimer qu'une fois.



EGLÉIDE XXVIII.

Imitation d'un Sonnet de PETRARQUE.

LEs Amans fortunés se plaignent de
l'Aurore ;

Ils aspirent fans cesse au retour de la Nuit.

Pour moi, soit que d'azur l'Olympe se colore ,

Soit que Diane brille aux lieux d'où le Jour
fuit ;

Absent d'Eglé, tout me gêne & me nuit.
En vain l'Astre du Jour au matin fait éclore
Les trésors renaissans de Zéphir & de Flore :

Eglé, dans l'Univers, est tout ce que je voi.

Ne vois-je plus Eglé? c'est Eglé que j'espere ;

Je ne me plais qu'aux lieux que sa présence
éclaire ;

Le reste est une nuit pour moi.



EGLÉIDE XXIX.

A E G L É.

M A D R I G A L.

JE lisais l'autre jour à la jeune Lisette
Des Vers, charmante Eglé, que j'avais faits
pour vous.

La Belle, attentive & muette,
Semblait y prendre un intérêt jaloux.
Sur-tout elle goûtait la tendre Chançon-
nette,
Où je parle en tremblant de ma flamme
discrete.

Elle s'attendrissait, son cœur était troublé.....
Que n'êtes-vous Lisette ! ou que n'est-elle
Eglé !



*E G L É I D E X X X.**A E G L E'.**S Y L V A N D R E.**E G L O G U E.*

L'INFORTUNÉ Sylvandre à l'ombre d'un
côteau ,
Suivait d'un œil distrait son vagabond Trou-
peau.
Auprès de lui son Chien , appui de sa Hou-
lette ,
Semblait lui-même atteint d'une douleur
secrete.
Le Berger en ces mots soulageait son tour-
ment ,
Si la plainte adoucit les peines d'un Amant !
Tout ressent mon malheur ; tout ici le par-
tage.

Mes Moutons languissans foulent leur pâ-
turage.

Ces Roseaux sont émus des plaintes des
Zéphirs;

Et l'indiscrete Echo répète mes soupirs.

Vous seule , ingrate Eglé , craignez d'être
sensible.

Eglé, toujours plus belle, & toujours in-
flexible ,

Par quel art pouvez-vous, par quelle cruauté

Unir tant de rigueur avec tant de beauté ?

Pourquoi contraignez - vous par une loi
sévere ,

Mon cœur à vous aimer , & ma bouche à
le taire ?

Cruelle ! ouvrez les yeux. Voyez dans ce
séjour

Mille Amans couronnés des Myrthes de
l'Amour.

Les Hôtes fortunés de ce tendre Boccage

Célebrent à l'envi le nœud qui les engage.
La Fauvette y répond aux chants de son
Amant.

Et si le Rossignol y gémit tendrement ,
Ce n'est pas , comme moi , d'une chaîne
cruelle ;

C'est d'un excès d'amour que gémit Philo-
mele.

Parmi ces Prés fleuris , voyez ces deux Ruif-
seaux

Unir, en serpentant, leur murmure & leurs
eaux ;

Et ces deux Peupliers , que même ardeur
anime ,

S'approcher l'un de l'autre , & confondre
leur cime.

Leurs plaisirs sont tracés dans cet embrasse-
ment.

Eglé...! tout peint l'Amour aux regards d'un
Amant.

Mais vous , qui de ce Dieu fuyez jusqu'à
l'image ,

Vous ne vous prêtez point à ce muet lan-
gage ,

Et craignez d'écouter ces Témoins enchan-
teurs

Qui l'offrent à nos yeux tel qu'il est dans les
cœurs.

Mais c'est le fuir en vain. Prétendez-vous
encore

Me contraindre à cacher le feu qui me dé-
vore ?

Non. Cruelle ! en tous lieux mes soupirs
vous suivront.

Si ma bouche se tait , mes regards parleront.
Tout désigne un Amant , tout vous fera
connaître

L'amour infortuné que vous avez fait naître ;
Et j'intéresserai dans l'excès de mes maux
Ces Fontaines , ces Bois , ces Antres , ces
Côteaux.

Oui, ces Antres, ces Bois, ces Côteaux,
ces Fontaines

Accuseront Eglé de l'excès de mes peines ;
Et Philomele instruite à chanter mes mal-
heurs,

Vous fera soupirer de vos propres rigueurs.

Vous entendrez ma plainte au lever de l'Au-
rore ;

Quand le Jour s'éteindra, vous l'entendrez
encore.

Eglé, le nom d'Eglé remplira nos Hameaux.

Je vais graver ce nom sur ces faibles Or-
meaux.

Vivez Ormeaux choisis pour un tel avantage.

Orgueilleux de mon choix, couvrez-vous
de feuillage ;

Apprenez mes malheurs aux Bergers d'alen-
tour,

Et croissez, s'il se peut, autant que mon
amour !



E G L É I D E XXXI.

Imitation de la II. Eglogue de VIRGILE.

LE Berger le plus tendre & le plus mal-
heureux ,
Pour l'insensible Eglé brûlait de mille feux.
Nul retour. Nul espoir. Dans le Bois le plus
sombre
Il allait seulement chercher le frais &
l'ombre.
Là, seul, il adressait à ces tristes Déserts
Ces accens douloureux égarés dans les Airs.
Ah ! trop cruel objet de l'amour le plus
tendre ,
Vous voulez donc la mort du malheureux
Sylvandre !
Eglé, vous méprisez & ma Muse & mon
Cœur.

Vo yez

Voyez où me réduit votre injuste rigueur.
Ces Troupeaux , à l'abri de cet épais Boccage,
Reposent mollement invités par l'ombrage.
Et contre les ardeurs du signe de Procris ,
Le froid Serpent se cache à travers les épics.
Déjà Corinne apprête avec un soin rapide
Un champêtre repas au Moissonneur avide.
Seul en ces lieux je brûle , absent de vos
appas ;

Et seul j'y cherche en vain la trace de vos pas.
Ah ! plutôt d'éprouver de si cruels supplices,
Que n'ai-je de Florise éprouvé les caprices !
Que n'ai-je aimé Climene , ou Cephise ,
ou Doris !

Doris , ainsi que vous , n'a pas un teint de
lys.

Et quoi ? cette couleur est-elle si parfaite ?
On préfère au Jasmin l'obscur Violette.
Trop vains détours ! Eglé , vous avez tous
mes vœux.

II. Partie.

Vos mépris cependant croissent avec mes
feux ;
En vain ma tendre voix pour vous porter
ma plainte ,
Emprunte les accords du Berger d'Aracynte.
J'entretiens de ma flâme , & de votre cour-
roux
Des Antres, des Rochers , plus sensibles que
vous.
Méprisez moins un cœur , soumis à votre
chaîne.
Par quel crime ai-je pû mériter tant de
haine ?
Ah ! laissez-vous fléchir à ma fidelle ardeur.
Belle Eglé, consentez à faire mon bonheur.
Souffrez qu'un même nœud tous les deux
nous rassemble ,
Ah ! quels momens , Eglé , nous passerions
ensemble !
L'Amour , le même Amour confondrait nos
Troupeaux ;

Et ce double lien rendrait nos nœuds plus
beaux.

Accourez près de nous , trop charmante Ber-
gere :

A nos Bois , à nos Champs , votre présence
est chere.

Les Nymphes sur vos pas vont répandre des
Lys.

Voyez venir à vous la folâtre Naïs :

Pour vous sa main badine unit dans sa cor-
beille

La pourpre d'Hyacinte à la Rose vermeille ;

L'éclat de l'Amarante aux ombres des Pavôts ;

Et l'or de la Jonquille à l'azur des Barbeaux.

De mon amour aussi vous aurez quelque
gage.

De mes fruits les plus beaux je vous ferai
l'hommage.

J'aurai soin d'assembler, comme un présage
heureux ,

Le Laurier Poëtique , & le Myrthe amoureux.

Insensé , qu'ai-je dit ? & quelle est mon
yvresse ?

On méprise mes dons , ainsi que ma tendresse.

Triste erreur , en quels maux viens-tu de
me plonger ?

J'ai conçu sans prudence un espoir mensonger.

J'ai construit sur le Sable , & j'ai gravé sur
l'Onde.

On me fuit , on me laisse à ma douleur profonde.

Pourquoi , cruelle Eglé ! fuyez-vous les Forêts ?

Les Dieux ont habité sous leurs ombrages
frais.

Long-tems le beau Paris a chéri ces asyles.

Laissez Pallas se plaire au tumulte des Villes.
Aimez , ainsi que nous , & brûlez une fois ;
Vous ne vous plairez plus qu'au silence des
Bois.

Le Lion est suivi du Chasseur intrépide.
Lui-même il suit le Loup , le Loup l'Agneau
timide ,

L'Agneau suit en tous lieux celui qui le con-
duit ,

Et moi les pas d'Eglé qui sans cesse me suit.
Mars brûla pour Vénus , Narcisse pour lui-
même ;

Chacun suit son attrait ; c'est vous , Eglé ,
que j'aime.

Voyez ces Bœufs tardifs au Hameau de re-
tour ;

Et l'ombre s'agrandir de la chute du jour.
Je brûle cependant d'un feu qui croît sans
cesse.

Ah ! Malheureux ! oublie une folle tendresse.

Ah ! Sylvandre , Sylvandre ! appelle ta raison

Mais que peut-elle , hélas ! contre un si doux poison ?



*EGLÉIDE XXXII.**A DAMON.**O D E.*

INJURIEUX Ami de l'Amant le plus tendre,

Fais grace à ma douleur.

En quoi t'ai-je outragé ? quel plaisir peux-tu
prendre

A déchirer mon cœur ?

Moi n'aimer plus Eglé ! moi braver son
Empire

Par moi-même affermi !

Cruel ! sans cet Amour qui fait que je res-
pire ,

Où ferait ton Ami ?

Tes yeux ont vû mes jours menacés par la
Parque ,

Et voisins du trépas.
J'allais mourir, Ami, j'allais passer la Bar-
que,
Qu'on ne repasse pas.

Mon cœur, toujours rempli de l'objet qui
l'enchanté,
L'instruisit de mon sort.
J'écrivis, & ta main aida ma main trem-
blante
A ce dernier effort.

„ Chère & cruelle Eglé, recevez mon hom-
mage

„ En ce fatal moment.

„ Je vais mourir, hélas! mais plein de votre
image,

„ Je meurs en vous aimant.

„ Ainsi quitte envers vous, de la Parque
inhumaine

„ Je brave le pouvoir.
„ Mon ame chez les Morts n'emporte
 qu'une peine :
„ J'expire fans vous voir !

Du fort dès ce moment mon cœur eût fans
 allarmes

 Attendu les Décrets ;
Mais sa douceur , Ami , de voir couler tes
 larmes ,
 Me coûta des regrets.

J'expirais.... Mais quels sons ta voix me fit
 entendre

 Tracés dans ce Billet :
C'est Eglé qui le veut : Vivez encor , Syl-
 vandre.

Vivez , c'est mon souhait !

Cet ordre rappella mon ame fugitive

Des bords de l'Acheron.
Tout l'Enfer s'en émut ; & l'une & l'autre
rive
S'en plaignit à Caron.

Mais que ne peut Eglé ? du ténébreux rivage
Tu me vis de retour ;
Encore environné d'un reste de nuage ,
Que dissipa l'Amour.

C'est Eglé , c'est l'Amour , & la mâle conf-
tance ,

Dont s'arma mon ardeur ,
Qui m'ont rendu soudain la vie & l'espe-
rance ,

Ame d'un tendre cœur.

Et tu pourrais penser qu'à ma flâme parjure
J'oublirais mes sermens !

Ami , tu crois pouvoir me prêter sans injure
Ces lâches sentimens !

Moi parjure ! ah ! plutôt de ma dernière

aurore

Eussai-je vû le cours !

Celle qui m'a charmé, je l'aimai, l'aime

encore,

Et l'aimerai toujours.



EGLÉIDE XXXIII.

A ÉGLÉ.

C O U P L E T S

Sur l'Air : Dans un Bosquet près du Hameau.

JE suis constant. Jamais mon cœur
Ne brûlera d'une autre ardeur.

Pour moi Célimene ,

Doris & Climene

Sont sans danger.

C'est Eglé qui m'enchaîne ;

Puis-je songer

A me dégager ?

Puis-je , &c.

La jeune Iris d'un air coquet ,

Me parlait un jour en secret.

Tout le voisinage

S'écrie au volage ,

Au cœur léger.....

Mais quand Eglé m'engage,

Puis-je songer

A me dégager ?

Puis-je , &c.

Eglé, je n'aimerai que vous.

Toujours vos nœuds me feront doux.

Si je servais Flore ,

Mon cœur pour l'Aurore

Pourrait changer.

Mais c'est vous que j'adore ;

Puis-je songer

A me dégager ?

Puis-je , &c.



EGLÉIDE XXXIV.

A M E L A T O.

E P I T R E.

EL E V E des Rivaux d'Apelle,
Dont l'Amour mêle les couleurs,
Dont les doigts changent tout en fleurs,
Melato, Nymphes jeune & belle,
Puis-je bien attendre de vous
Un service, un présent si doux ?
Et quoi ? de votre main charmante
J'obtiendrai le portrait d'Eglé !
Nous devons, fans être vûs d'elle,
Prendre le *profil* de la Belle ;
Le lieu, le jour en est réglé.
Que Sylvandre fera comblé !
Quelle faveur pour ma constance !
Melato, j'aurais ce Portrait !

Ah ! par quelle reconnaissance
Pourrais-je égaler ce bienfait ?
Non, je ne puis le reconnaître.
Il n'en est qu'un moyen, peut-être :
Le don de mon cœur.... mais hélas !
Eglé l'a feule, & n'en veut pas.
Vous me refuseriez de même.
Auriez-vous tort ? non. Entre nous,
Un reste n'est pas fait pour vous.
D'ailleurs, j'aime Eglé ; Vénus même
Ne pourrait lui ravir mon cœur.
Jugez donc avec quelle ardeur
Et quelle impatience extrême
J'attends le Portrait enchanteur
De la feule Beauté que j'aime.
Le don du plus beau Diadème
Aurait pour moi moins de douceur.
O quelle volupté suprême !
O combien je vous chanterai,
Art tout-puissant de la Peinture !

Combien de fois je baiserais
Cette chere Miniature ?
Portrait charmant, quand je t'aurai,
Lorsqu'en mes mains je te tiendrai,
Dès ce moment je goûterai
La félicité la plus pure.
Dès ce moment je ne croirai
D'heureux que moi dans la Nature.
Jamais je ne te quitterai,
Toujours je te contemplerai.
C'est Eglé, dirai-je, c'est elle.
C'est vous dont je jouis, Cruelle !
Cependant je lui cacherais
Le trésor dont je jouirai.
Gardons qu'une joie infidelle
N'expose ce dépôt sacré.
Mais non. Je le lui montrerai ;
Oui, sans doute, je l'oserai.
A ses yeux je m'en parerai ;
Et que craindre d'une Inhumaine ,
D'un

D'un Tyran qui donne sa haine
Au cœur dont il est adoré ?

Et vous , Nymphes aimables & propices ,
Dont j'attends un si grand bienfait ,
Menez à bien ce beau projet.
L'amour de la ruse complice ,
Et qui fait bien tout ce qu'il fait ,
S'intéresse à notre artifice ,
Et j'en augure un bon effet.
Adieu. C'est sur vous que se fonde
L'espoir d'un Amant aveuglé ;
Et vous ferez , après Eglé ,
Ce que j'ai de plus cher au monde.



EGLÉIDE XXXV.

ÉPI TRE

A MON COUSIN.

DURANT le loisir indolent
Que laisse à mon esprit tranquille
Un état de franc fainéant,
Que ferai-je dans cet asyle ?
Le choix est assez difficile.
Ecrivons soit, & de ce pas.
Les sujets ne manqueront pas.
Qui m'empêche de faire une Ode,
Une Cantate, un Opéra,
Enfin tout ce qu'il me plaira ?
Tout Poëte taille à sa mode.
Je ne connais Decret ni Code
Qui nous interdise cela.
Tout ce qu'il me faut, je l'ai-là :

Papier, plume, encre, & *cætera*.
Touffons d'abord, c'est ma méthode.
De source après le reste va.
Il s'agit d'écrire une Épître.
Mon propre nom j'y vois en titre :
C'est que j'écris à mon Cousin,
Et Cousin issu-de-germain.
Mais brisons court sur ce chapitre ;
Suffit que nous sommes Amis.
Cher P O I N S I N E T, je t'ai promis
De t'écrire de ma retraite.
Aussi, tu vois que je t'écris.
Mon exactitude est complète.
Apprends d'abord que je jouis
De la santé la plus parfaite.
Je suis fort content du pays ;
Je fais grand feu dans ma Chambrette,
Où je te jure que je vis
Comme un honnête Anachorette,
Ou, si tu veux, comme un Dervis.

Souvent au Bois je me retire :
Là je rencontre maint Satyre.
De Nymphes point. Pour moi, je crois
Que c'était bon pour autrefois.
Mais depuis que les Saints François,
Et d'autres, comme on le peut lire,
Tous gens fobres, & peu courtois,
Par ces jolis petits Minois,
Craignant de se laisser séduire,
Ont pris sur eux de les maudire :
Toute l'espece est aux abois,
Et les Galans se tiennent coits.
Oh ! je m'en vais te faire rire.
Vraiment fais-tu bien que je tire ?
Oui par fois je tire mon coup,
Cela même me sied beaucoup.
J'enfile assez drument mes perles,
Et j'ai déjà tué deux Merles...
Mais quittons le style plaisant;
Je n'y réfléchis pas vraiment.

L'aimable & vive Raillerie,
Jadis ta Compagne chérie,
N'est plus ton fait en ce moment.
Ce n'est plus ce ton d'enjouement,
Ni cette agréable folie,
Qui nous semblait auparavant
Être ton unique élément.
Eh ! qui l'eût prévu, je te prie,
Qu'une sombre lycantropie
Viendrait troubler ta fantaisie ?
Toi qui n'avais, tant seulement,
Encor réfléchi de ta vie ;
Tu t'en vas, comme un *Artamant*,
Donner dans le beau sentiment !
Et quelle erreur ! quelle manie !
On peut aimer, mais sobrement ;
A la passade purement.
Passer outre, c'est frénaisie ;
Et s'aviser de but en blanc
D'être amoureux comme un Roman ,

C'est une franche duperie.

Ami, crois-moi, fais sagement.

Retourne à ton tempérament,

A la Gayeté ta bonne Amie

Mais hélas ! que dis-je ? imprudent !

Un Héros de mélancolie,

Qui ne rit que quatre fois l'an,

Aux bonnes Fêtes simplement ;

Oser avec effronterie

Afficher la plaisanterie ;

Et prêcher *Démocritement*

Qu'il faut rire, même en aimant !

Quel excès de forfanterie !

Mais d'ailleurs, aurois-tu raison

De te rétracter ? . . . c'est selon.

Sachons avant quel caractère

Peut mieux nous conduire au bonheur.

Est-ce l'humeur vive & légère ?

Ou la grave ? ou telle autre humeur ?

La légère a son avantage ;

La grave peut avoir le sien.
Qui le fait ? ah ! je le sens bien ;
Cousin , & je te crois trop sage
Pour oser tenir un langage
Sur cela différent du mien.
Une tendresse sérieuse
Ennuie-t'elle ? c'est une erreur.
La gayeté même est ennuyeuse
Au prix d'une constante ardeur.
Ton cœur soumis à la Constance ,
En connaît trop la différence
Pour en comparer la douceur.
Aimable & douce rêverie !
Chère & précieuse langueur
D'une ame vraiment attendrie !
Cette heureuse mélancolie ,
Gardons de la croire folie :
C'est la jouissance du cœur.



EGLÉIDE XXXVI.

A E G L E'.

Sur une Traduction de l'Art d'aimer.

QUAND je lis l'Art d'aimer d'Ovide,
Mon cœur docile à ses leçons,
Le fuit à Paphos sans soupçons,
Et s'abandonne à la main qui le guide ;
Mais pour son Traducteur, lorsque vous le
lirez ,
Méfiez-vous de lui, c'est un mauvais Apôtre :
Belle Eglé , croyez-moi n'en faites pas le
vôtre ;
Les cœurs entre ses mains sont trop mal
assurés.
Son défaut capital , où vous le connaîtrez ;
Le voici sans en chercher d'autre.
Il ne peint pas l'Amour , comme vous
l'inspirez.



EGLÉIDE XXXVII.

LETTRE A EGLÉ.

*Envoi de la Piece suivante.***M**ADEMOISELLE,

LA ressemblance que vous avez avec Vénus m'autorise à vous dédier les Funérailles d'Adonis. Le Défunt m'a chargé de deux Billets d'Enterrement ; l'un pour la Veuve , & l'autre pour vous. Vous ne pouvez donc naturellement vous dispenser d'accorder quelques larmes à son trépas.

J'ai l'honneur d'être,

Votre , &c.

EGLÉIDE XXXVIII.

FUNÉRAILLES D'ADONIS.

Traduction d'une Idyle de Bion.

PLEURONS tous Adonis, Adonis & ses charmes.

Tu meurs, bel Adonis ! Amours , fondez en larmes.

Réveille-toi, Vénus , quitte un lâche repos.

Change en tristes Cyprès les Myrthes de Paphos.

Tu n'as plus d'Adonis ! pleure , hélas ! malheureuse !

Annonce à l'Univers ta perte douloureuse.

Pleurons Vénus , pleurons ses mortelles douleurs.

Son Adonis n'est plus ; Amours , fondez en pleurs.

Au charmant Adonis la lumiere est ravie ,
Sur un sommet fatal il repose , sans vie.

D'un yvoire assassin les barbares efforts

Ont fouillé sa blancheur , & percé son beau

Corps.

Il paraît respirer.... Vénus , suspends tes
peines.

Un sang noir cependant s'écoule de ses

veines.

Que de Lys outragés ! que d'attraits obs-

curcis !

L'émail de ses beaux yeux , l'orgueil de

ses sourcils ,

Son vermeil incarnat , le corail de sa

bouche ,

Tout meurt ; Vénus en vain les regarde ,

les touche ;

En vain d'ardens baisers Vénus couvre

Adonis ;

Adonis , qui n'est plus , n'en ressent plus

le prix.

Pleurons tous Adonis ! Amours, fondez en
larmes !

Adonis meurt, percé par de cruelles armes.
Sa blessure profonde à son sang donne effor,
Mais la tienne, ô Vénus ! est plus profonde
encor.

Sa meute autour de lui fait gémir les Cam-
pagnes.

Les Nymphes, en pleurant, descendent des
Montagnes.

Vénus court au hazard, & les cheveux épars,
Foule aux pieds les Buissons & les débris
des Dards,

De sa sombre douleur laisse en tous lieux
l'empreinte,

Et l'Epine en tous lieux de son beau sang
est teinte.

Vénus, de cris aigus fait retentir les Airs,
Redemande Adonis, Adonis aux Déserts !
Déesse, ton Epoux ne voit plus la lumière.

Tout son sang répandu roule sur la poussière.

Les Ris n'habitent plus sur ses traits ombragés ;

En Amaranthe , hélas ! tous ses Lys sont changés.

Ah , Vénus ! ah , Vénus ! dit Cythere , en allarmes ,

„ Quel malheur t'a ravi ton Epoux & tes charmes ?

„ Tant qu'Adonis vivait nous avons vu Vénus ;

„ Nous la cherchons en toi depuis qu'il ne vit plus.

Ah , Vénus ! tout ressent tes cruelles atteintes.

Les Rochers & les Bois répondent à tes plaintes.

Par tes cris douloureux , les Fleuves attendris
Répètent en pleurant Adonis ! Adonis !

La pourpre de son sang rougit les dons de
Flore.

Et Vénus cependant, Vénus l'appelle encore.

Adonis ! ah , Vénus ! ah regrets superflus !

Echo , le triste Echo t'apprend qu'il ne vit
plus.

Hélas ! à ta douleur , qui n'eût donné des
larmes ?

Quand tu vis Adonis , l'objet de tes al-
larmes ,

Adonis ton Amant , Adonis ton Epoux ,

Sur l'Arène étendu , percé de tristes coups.

Là , lui tendant les bras , ta voix , ta voix
plaintive

Rappellait , mais en vain , son ame fugitive.

„ Arrête , cher Amant , me fuis-tu pour
toujours ?

„ Te perdrai - je , Adonis ? Adonis , mes
amours !

„ Reçois du moins avant ce baiser plein
de flâme.

» Laisse-moi recueillir les restes de ton
ame.

» Reviens, cher Adonis ! & par un tendre
effort,

» Mêle encor un soupir à ce dernier transf-
port.

» La bouche sur ta bouche, & l'œil sur ta
paupiere,

» Ton ame dans mon cœur volera toute
entiere.

» Dans tes soupirs mourans je confondrai
mes feux.

» Je vivrai malheureuse, & tu vivras heu-
reux.

» O Baifers précieux ! ô Volupté suprême !

» Ils vivront dans mon cœur à l'égal de toi-
même.

» Vivez donc, ô Baifers ! puisqu'Adonis
me fuit.

» Il fuit, loin de Vénus, dans l'éternelle
Nuit !

„ Tu verras donc fans moi la rive ténébreuse ?

„ Et moi je te furvis ! Déesse malheureuse !

„ Je ne puis avec toi descendre chez les Morts.

„ Jouis de mes regrets , Reine des sombres Bords.

„ Enleve-moi l'Epoux dont tes Loix me séparent ,

„ Puisqu'il n'est rien de beau , dont tes mains ne s'emparent.

„ Terrible Déité , triomphe de mes pleurs :

„ Nul Mortel , comme moi , n'éprouva tes rigueurs.

„ Tu fuis , cher Adonis , dans le Royaume sombre.

„ Mon bonheur & ta vie ont passé comme une ombre.

„ Vénus est fans Epoux , mon fils est fans flambeau.

„ Et

» Et mes plus chers amours te suivent au
tombeau.

» Eh ! pourquoi, tendre Epoux, ornement
de la Terre ,

» A des Monstres affreux vas-tu porter la
Guerre ?

Ainsi pleurait Vénus ; les Plaisirs & les Ris
Redisaient : O Vénus ! tu n'as plus d'A-
donis !

Sur Adonis sanglant Vénus toute éplorée ,
Dans les pleurs, dans le sang nageait déses-
perée :

La Terre s'abreuva de leurs flots réunis ;
Du sang nâquit la *Rose* , & des pleurs les
Soucis.

Pleurons tous Adonis ! Adonis & ses char-
mes !

Vénus, quitte ces Bois arrosés de tes larmes.
Transportons Adonis dans un lieu de repos.
Que ton lit serve encor à ses derniers pavots.

II. Partie.

E

Son corps, privé de vie, offre encor de
quoi plaire ;

On croit voir Adonis dormant sur la fou-
gere.

Graces, apportez-lui ses riches vêtements,
Témoins de la douceur de leurs premiers
fermens.

Pour la dernière fois, venez le voir encore.
Ceignez son pâle front des dons brillans de
Flore.

Jonchez, ornez de fleurs sa tête & ses habits ;
Si quelque fleur survit au trépas d'Adonis !
Epuisez les Parfums de l'heureuse Arabie.
Baignez son corps sanglant dans des flots
d'Ambrosie.

Puisqu'Adonis n'est plus, Parfums périssez
vous.

Dans la pourpre couché je vois ce tendre
Epoux.

Les Ris pleurent en foule autour de sa
blessure.

Les Amours désolés coupent leur chevelure.
L'un foule aux pieds ses traits ; & de ses
faibles doigts,
Sépare, avec effort, & brise son Carquois.
Celui-ci du Héros détache le Cothurne ;
Et cet autre, en pleurant, se penche sur
son Urne.

Pleurez , tendres Amours , la Reine de
Paphos.

Et toi, Dieu d'Hyménée , éteints tous tes
Flambeaux.

Changeons les chants d'Hymen en des
chants funéraires.

Pleurons Vénus, Hymen, & leurs douleurs
ameres.

Pleurez , Graces , pleurez le fils de Cyniras.
Pleurez ses tendres feux & son cruel trépas.
Et qui ne pleurerait ce Mortel plein de
charmes ?

Des yeux des Parques même il arrache des
larmes.

Mais l'inflexible Hecate est sourde à leurs
regrets.

Adonis a touché le feuillet de son Palais.

Vénus espère en vain qu'elle le lui renvoye,

Et l'Achéron jaloux ne lui rend point sa
proye.



EGLÉIDE XXXIX.*VIGILE DE VENUS.*

AIMEZ demain, si vous n'êtes Amans,
Si vous aimez, aimez demain encore.
Le Printems renaît dans nos Champs.
Le Printems y fait tout éclore.
La naissance du Monde est l'œuvre du Prin-
tems.
Les Plaisirs avec lui sont entrés dans le
Monde.
Par les nœuds de l'Hymen il unit les Oi-
seaux,
Il peuple les Forêts, il réchauffe les Eaux
Qui rendent Dodone feconde.
Demain la Mere des Plaisirs
Viendra sous ces Vergers respirer les Zé-
phirs,

Et dispenser ses Loix au Peuple qui l'adore.

Aimez demain, cœurs sans desirs,

Cœurs amoureux, aimez demain encore.

De l'aimable Cypris l'Onde fut le Berceau ;

L'Onde fut son Berceau, le Ciel même est
son Pere.

Que l'Aurore fut pure, & que le Jour fut
beau,

Où sur un Trône ailé la Reine de Cythere
Reçut les premiers vœux du Souverain des
Eaux !

Je crois voir l'humide Cohorte,

Qu'un desir curieux transporte,

Contempler, admirer ces spectacles nou-
veaux.

Aimez demain, si vous n'aimez encore,

Si vous aimez, aimez encor demain.

Vénus reproduit au matin

Tous les Rubis qui parent Flore ;

Cha que Saison nouvelle à son gré se colore :

Zéphire enfle à son gré le Bouton tendre
& plein ,

Que d'un Vent favori l'haleine fait éclore.
C'est Vénus qui répand, au lever de l'Aurore,
Cette douce Rosée , aliment de nos Fleurs.

Légere Pluye , aimables Pleurs ,
Quel spectacle brillant de voir au sein des
Plaines

Tomber en résistant vos gouttes incertaines!

La Rose , par timidité ,
A pris soin de cacher sa naissante Beauté.

Soin superflu , peine inutile !

Le Nectar amoureux que le Matin distille ,
A s'introduire ingénieux ,

Force de ses desirs la barrière fragile ,
Et Vénus s'intéresse à couronner ses vœux.

Vénus est le pur sang des Dieux :
Elle est toute baisers , toute amours , toute
flammes ;

Les perles de son tein éblouissent les yeux ;

Les regards de ses yeux sont des traits pour
les ames.

Aimez demain , ô cœurs indifférens !

Amans demain , soyez encore Amans.

Que la rougeur au front , demain la tendre
Epouse

Cède à l'Epoux les droits dont elle était
jalouse.

En l'honneur de Vénus , des Myrthes de ces
Bois

Cent Nymphes à l'envi couronneront leur
tête.

Cupidon fera de la fête.

Pour ne la point troubler il viendra sans
Carquois.

Vénus l'a défarmé , venez donc sans al-
larmes.

Que ferait un Enfant sans arc & sans flam-
beau ?

Ah ! tremblez cependant , Nymphes , l'A-
mour est beau ;

Même alors qu'il est nud, l'Amour est tout
en armes.

Vous qui fuyez ce Dieu, demain goûtez
ses charmes ;

Amans, demain encor ressentez ses attraits.

Demain Vénus habite ces Forêts ;

Les Graces, de sa part, en ont banni Diane.

„ Insensible Déesse, écoute nos Decrets :

„ Sors de ces lieux , retire tes filets ,

„ Et l'appareil prophane

„ Des Animaux sanglans déchirés par tes
traits.

„ Quitte un instant ton faste & ta rigueur
extrême ,

„ A la fête, Diane , on te priera toi-même ;

„ Mais l'orgueil t'en exclut : non tu ne ver-
ras pas

„ Ces Prés, ces Champs, ces Fleurs em-
bellis par nos pas.

- » Sur les bords cependant de ces Plaines
fleuries ,
- » Parmi ces Myrthes verds, dans ce riant
Vallon ,
- » Et Cerès , & Bacchus , & ton frere
Apollon ,
- » Célébreront , sans toi , d'amoureuses
Orgies.
- » Fui , porte ailleurs ton Arc & ton Car-
quois.
- » Fui , Diane , Vénus vient régner dans
tes Bois.
- » Cœurs amoureux , demain souvenez-
vous de l'être ;
- » Mortels , aimez demain , si vous n'ai-
mez déjà.
- Un Tribunal de Fleurs s'élève au fein
d'Hybla ;
- Les Plaisirs sous leurs pas pour Vénus l'ont
fait naître.

Vénus prendra séance au lever du Soleil ;

Graces , vous ferez son conseil.

Hybla , fécond Hybla , que de ton sein
fertile

De Fleurs s'élèvent des Moissons ,
Telles qu'aux Champs d'Enna n'en voit
point la Sicile.

Accourez , Nymphes , des Vallons.
Vous , Nymphes des Forêts , & vous , Nym-
phes des Plaines ,

Vous aussi , Nymphes des Fontaines ,
Venez. Vénus l'ordonne, accourez à sa voix.
Si vous n'aimez , demain portez de tendres
chaînes ;

Amans , demain encor suivez les tendres
loix.

Amans , prenez des Fleurs , & jonchez à
mains pleines

Les pas du bel Objet dont vous aurez fait
choix.

A pareil jour s'est fait le premier Hymenée,
Le Printems créateur fit éclore l'année ;
Et rassemblant dans l'Air un nuage orageux,
Du Ciel & de la Terre il consacra les nœuds.
La Terre du Printems reçoit sa nourriture :
Vénus même s'unit à ces divins ressorts ,
Et d'un souffle de vie anime tous les Corps.

La Terre & l'Onde , & toute la Nature
De Vénus tiennent leurs trésors.
C'est elle qui du Temps trompant les vains
efforts ,
Au Monde encor croissant , qui n'eut vécu
qu'un âge ,
Du Plaisir enseigna l'usage.

Amans, demain redoublez vos transports ;
Mortels , aimez demain , si rien ne vous
engage.

C'est Vénus qui créa les Plaisirs & les Jeux.
De Vénus est produit tout ce qui naît d'ai-
mable ;

C'est elle qui forma les attraits dangereux
De cette Eglé trop adorable ,
Pour qui mon cœur brûle de mille feux.
Suivez demain l'Amour, ô vous , cœurs
amoureux !

Et vous , qui n'aimez point encore ,
Demain voyez Vénus , ou l'objet que j'adore.
Les Champs sont de Vénus le favori séjour.
C'est à la Volupté qu'on doit leur abon-
dance ;
Ils sont même , dit-on , le Berceau de l'A-
mour.

Ce fut dans le Printems que ce Dieu vint
au jour ;

Vénus du miel des Fleurs alaita son enfance.
Cœurs rebelles , demain suivez-le à votre
tour ;

Amans , demain encor célébrez sa puissance.
Mais que vois-je ? ces Prés sont couverts de
Troupeaux.

E G L É I D E X L.

LE MALEBRANCHISME.

AU Diable la Philosophie.

Pour moi je n'y conçois plus rien.

Il me prend, peu s'en faut, envie

De devenir Pyrronien.

En effet quelle frénaisie !

Eglé, jugez-en, je vous prie.

S'il en faut croire tel & tel,

L'opinion rend tout réel.

Un rêve n'est plus un mensonge ;

On veille en un mot quand on songe :

Il n'est si folle vision

Qu'on puisse appeller fiction.

Peut-on entendre sans colere ?....

Toute Physique est arbitraire.

Croira celle-ci qui voudra.

Mais

Mais cependant qui la croira ?
Hormis quelque fou de Bicêtre,
Qui l'adoptera ?... moi, peut-être.
Oui, je veux m'en coëffer aussi.
Mon parti paraîtra peu sage ;
Mais ce dogme a quelque avantage.
En quoi, direz-vous ? le voici.
Puisque droit à la jouissance
Peut nous mener l'opinion,
Quel mal, entre-nous, trouve-t'on
A jouir de ce que l'on pense ?
Mafoi c'est un système d'or ;
A présent très-fort je l'approuve,
Je prends sa défense, & je trouve
Qu'il tient lui seul lieu d'un trésor.
Amour, dont le flambeau m'éclaire,
M'aide à pénétrer ce mystère.
Dans les bras d'un Songe amoureux
Ce Dieu vient de me rendre heureux
Auprès de celle qui m'est chère,

Et pour qui mes fideles feux

Il n'est pas ici nécessaire,

Belle Eglé, d'un long commentaire.

Vous devinerez aisément

Quel était cet Objet si charmant.

Mais hélas ! en vain je l'espere.

Encor qu'à ma fidelle ardeur

Vous ne puissiez vous méconnaître,

Eglé, vous ne pourrez peut-être

Vous reconnaître à mon bonheur.

Hélas ! cette injustice extrême

Me semble presque une équité,

Puisque je balançais moi-même

A croire ma félicité.

Mais par quels transports pleins de
charmes

Daignâtes-vous me rassurer ?

Mes yeux virent vos yeux pleurer

De m'avoir fait verser des larmes.

Vous pleuriez, ô Ciel ! ô faveur !

Comment exprimer mon bonheur ?
Vous n'étiez plus cette cruelle ,
Vous partagiez mes tendres vœux.
Votre ardeur vous rendait plus belle ,
Mais sans ajouter à mes feux ;
Tant mon cœur était amoureux !
Amour couronna ma tendresse :
J'étais aimé de ma Déesse ;
J'aimais, j'osai, je fus heureux.
Si vous traitez d'extravagance ,
Belle Eglé, ma félicité ,
Du songe à la réalité,
Faites-moi voir la différence.
Mais si veut la fatalité
Que toujours votre cœur résiste,
Je vous le jure en vérité :
Dans mon système je persiste,
Et je mourrai Malebranchiste.

Fin de la seconde & dernière Partie.

FAUTES A CORRIGER.

PREMIERE PARTIE.

PAge 33, Vers 2....brillante fête. *lisez*
grande fête.

Ibid. Vers 12.... envers. *lisez*, en vers.

Page 60, Vers 14.... Trio de Graces, *lisez*
Trio des Graces.

Page 66, Vers 2.... intéressée, *lisez* inté-
ressé.

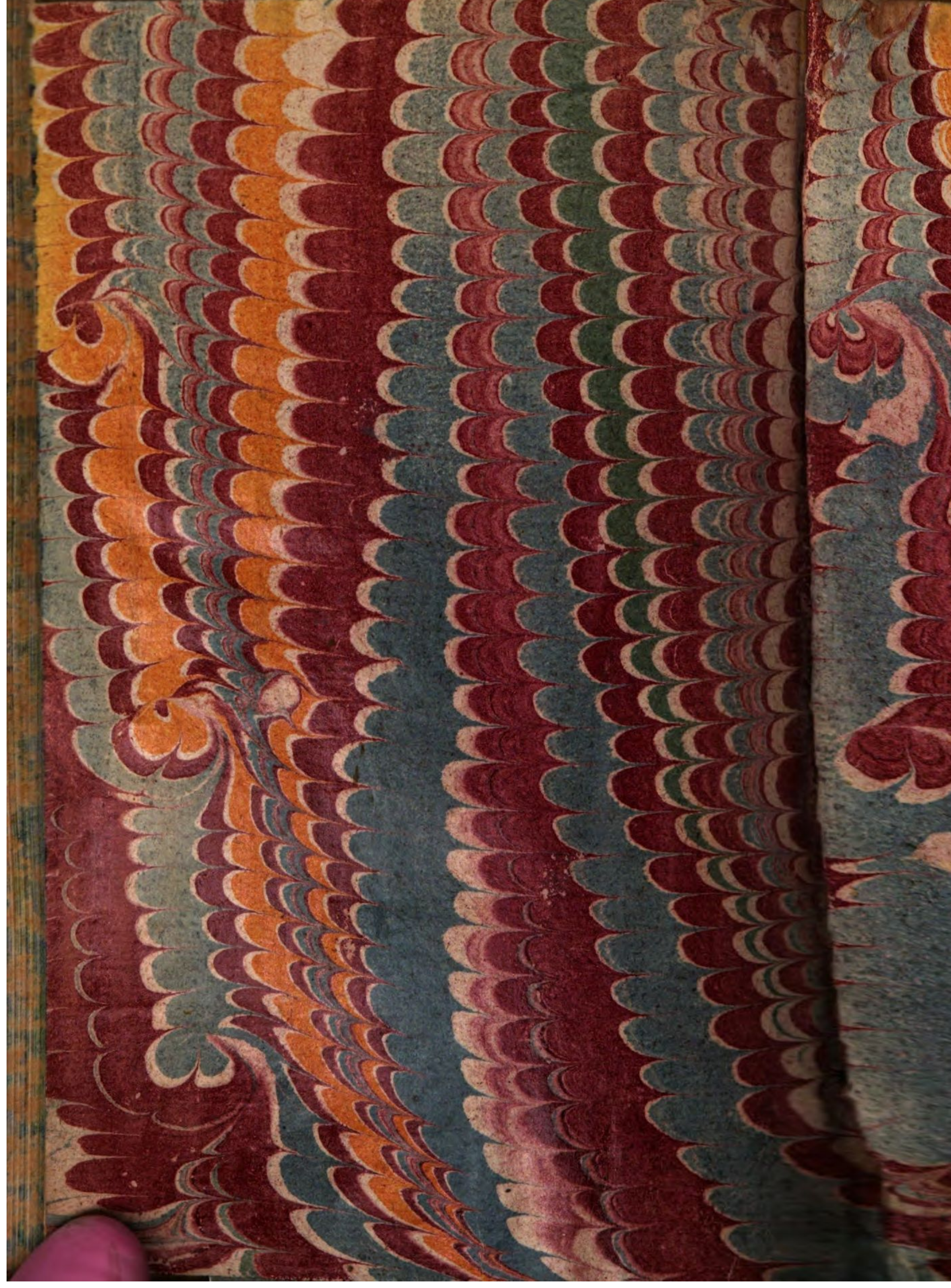
SECONDE PARTIE.

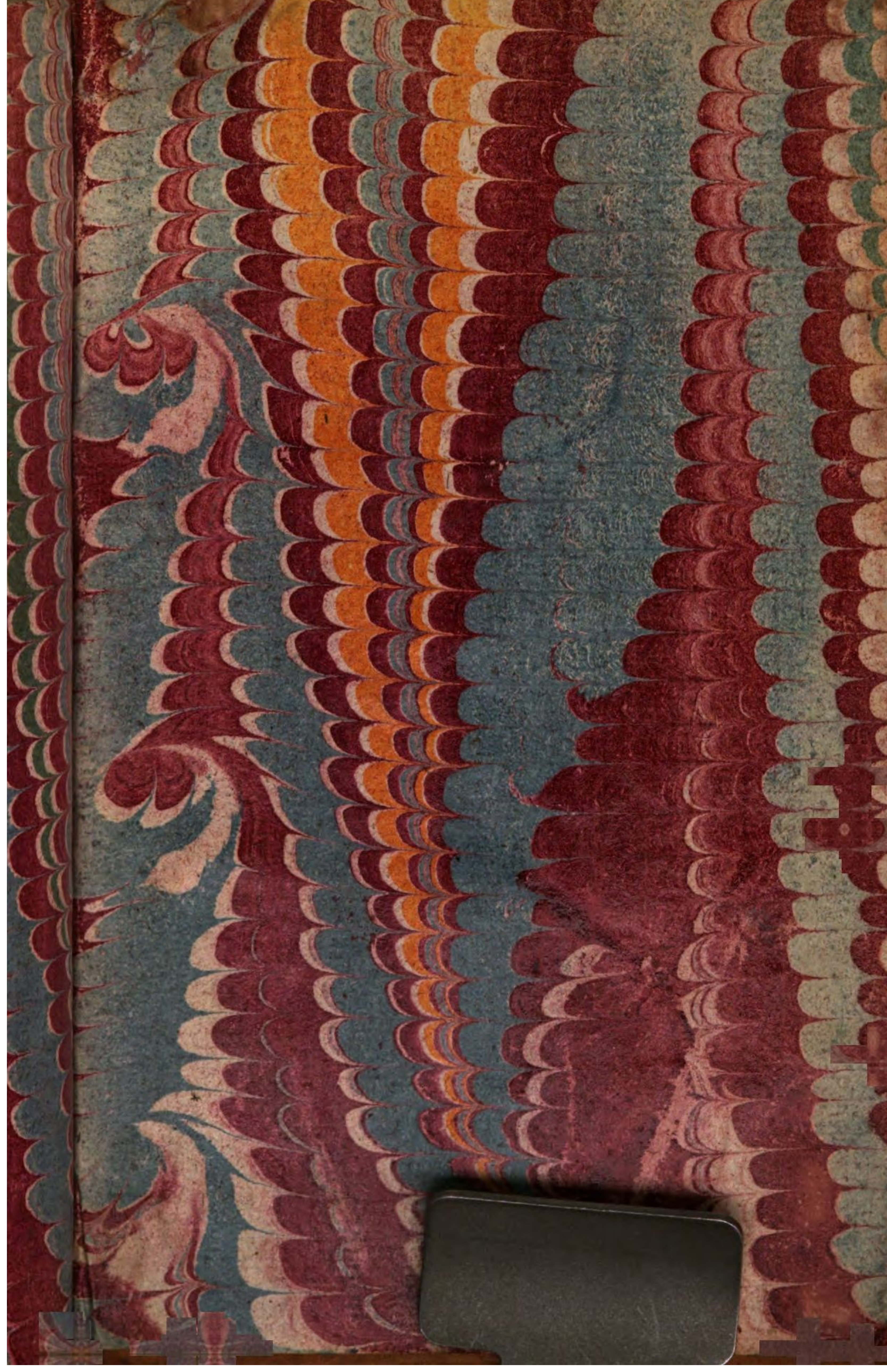
PAge 11, Vers 13.... je sens les recon-
naître, *lisez* je sçus les reconnaître.

Page 18, Vers 4.... sous ses pas, *lisez* sous
tes pas.

Page 21, Vers 4.... & devins, *lisez* & je
devins.

Page 63, Vers 7..... & tu vivras, *lisez* & tu
mourras.







Les Egleides Poesies amoureuses

Londres 1754

P.o.gall. 686

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10090854-1